

# Les Meestiques Rencontres



I

**Sylvia AZZOLIN**

Les Fleurs de Lune

## Colmar

Je n'avais pas revu mon ami d'enfance, depuis quelques années. Je vivais au Maroc et lui, avait tenté de trouver un emploi qui le passionnerait. En vain... Il vendait désormais des journaux au kiosque de la gare, pour une société bien connue, qui avait là un excellent fond de commerce, sous payant des gens comme lui, qui se retrouvaient employés faute de mieux.

François me faisait visiter cette petite ville aux allures très bourgeoises, avec ses maisons à colombage enduites d'un beau crépi lisse, les poutres vernies, les fleurs aux balcons et les pavés cirés de la rosée des petits matins. Nous faisons le point sur nos vies de célibataires. La sienne attendait que des jours meilleurs puissent l'embellir, la mienne était un no man's land terrible depuis que j'avais vécu un amour passionnel avec un homme qui devait être encore assis sous l'arbre à palabres de la cour de la maison familiale, là bas sous la chaleur d'un soleil africain.

J'essayais d'expliquer à François, avec beaucoup de retenue, que Marrakech, la ville qui me tenait en ces murs, n'était pas le lieu rêvé pour penser croiser l'homme de sa vie. D'autant, qu'après toutes ces années, je savais désormais que le mythe de l'homme bleu du désert était bien plus qu'une image d'Epinal, car s'il y en avait qui portaient encore avec fière allure, le turban indigo, ils n'en restaient pas moins des mercenaires, prompts pour beaucoup, à chasser la touriste, seul véritable moyen de penser un jour, faire un heureux mariage de papiers. Ils étaient séduits avant tout par la perspective de changer de région, ce qui expliquait leurs goûts très éclectiques en matière d'âge, de position sociale ou encore de physique. Bref, tout était bon à prendre, à partir de l'instant où ils devinaient dans le regard du visage de la demoiselle rougie par l'effort

d'un trek à la limite de ses possibilités physiques et morales, une petite lueur annonciatrice d'une passion charnelle sans limite. Après une journée à marcher tête baissée sur un chemin de muletier, perdu dans le haut Atlas, la pauvre femme, croyant vivre là son plus bel exploit, devait se rendre à l'évidence, que le seul paysage qu'elle avait regarder pendant ces huit heures de marche n'était que les pierres aiguës qui risquaient à tout moment de lui entailler une cheville. Aussi, à la tombée du jour, le seul homme vers qui elle pouvait tourner son regard, devenait-il le héros incontournable de sa propre sauvegarde et le garant qu'elle survivrait au jour suivant. Situation des plus enviables, pour qui cherche à rassurer, pour enfin appâter ce qui sera un passeport certain vers les côtes du vieux continent. Un billet, ne serait-ce qu'en charter, vaut déjà mieux qu'une traversée aléatoire avec un passeur peu scrupuleux. Le guide, est donc LE candidat à l'immigration de luxe, qui possède toutes les cartes en main... y compris celles des chemins les plus accidentés de la vallée !

Certes, Marrakech était déjà depuis longtemps la destination pour certains européens, en manque d'exotisme. Mais ce dernier, était, ce qu'on pourrait qualifier d'appel irrésistible vers les jeunes corps sculptés à la peau ambrée et au regard de jay. Beaucoup d'hommes arrivaient ici pour retrouver l'illusion de pouvoir encore plaire. Ils venaient d'un Paris où le monde homosexuel jetait au rebus les quadragénaires, qui n'avaient donc plus d'autres solutions que de se rabattre, non avec quelques divins plaisirs, vers la fraîcheur d'un peuple qu'ils pensaient naïvement bisexuel depuis leur naissance... Beaucoup n'avaient pas d'autres justifications pour expliquer leurs déviations qui les menaient vers de jeunes, très jeunes pré adolescents.

Quant aux autres, car il y a toujours des exceptions, je parle là d'hommes matures qui regardent avec envie le corps d'une femme ; ils ne manquaient pas de très vite sombrer dans le plus doctoral amour pour une jeune et belle prostituée, à peine majeure (elles aussi), qu'ils éduqueraient alors, comme le fit ce cher Robinson avec son vendredi, dans l'espoir de sortir cette pauvre enfant, d'une vie pathétique, mais bien compréhensive. Chacun devant survivre comme il peut. Enfin, celle là, ou encore celle-ci, ou du moins cette dernière, était toujours différentes des autres. Non, elle n'en voulait pas à son argent, non, elle l'aimait et ils vivraient bientôt heureux, avec beaucoup d'enfants... Bien entendu, dès que le parcours du combattant qui les obligeait tous à se marier avant de pouvoir toucher en l'intimité de la belle, se terminait ; cette belle idylle ne serait enfin plus qu'un souvenir.

J'avais bien, pour ma part, eu quelques prétendants qui m'avaient demandé en mariage. Je n'étais pas une femme qui laissait les hommes virils indifférents. L'un et l'autre étaient tous deux artisans, chacun oeuvrant dans des disciplines très nobles, comme celui de la menuiserie et l'autre des plâtres sculptés. Mais, bien que maîtres dans leur artisanat, ils avaient le premier inconvénient d'être tous deux analphabètes, et le deuxième de me proposer, cependant avec beaucoup de sincérité, de devenir leur deuxième femme.

François toussa, se gratta légèrement la pointe de sa calvitie, puis se calla dans son fauteuil en tissus à vichy rose, hérité de sa mère.

— Bien, je vois que tu n'as pas vraiment d'ouverture pour trouver une personne qui te convienne. Tu pourrais peut-être rentrer en France.

— Rentrer, mais tu n’y penses pas, je suis bien dans ce pays. Et j’y ai mon travail, mes amis et une vie très agréable.

— Bon, tu sais j’ai une amie qui tient une agence matrimoniale. Qu’en penses-tu, on pourrait lui donner ta candidature. C’est une idée comme une autre.

— Tu sais, à priori, je n’aurais jamais imaginé en passer par là, mais, je te l’avoue, je ne sais plus à quel saint me vouer, encore moins quel dieu invoqué !

— Allez prends du papier sur le bureau et un crayon, on va commencer à noter. Tu sais quel genre d’homme il te faudrait, au moins ?

Nous avons donc commencé à rédiger, dans le plus grand souci d’exactitude la liste des qualités de mon futur mari :

« Homme de 40 à 50 ans, ayant voyagé, indépendant financièrement, désirant vivre à l’étranger. Honnête, franc et généreux. Equilibré, prêt à s’engager dans une vie de couple. Créatif et tolérant. »

Après avoir remplis toutes les cases inhérentes aux diverses informations d’usage, nom, prénom, adresse (Maroc), sexe (féminin), âge (35 ans), goûts (peinture, littérature,), hobbies (équitation, voyages), et préférences physiques, (néant), je ne voulais écarter aucune possibilité ; Nous postâmes alors ma demande.

Un mois plus tard, je recevais un mail de François, lequel me donnait l’avis de son amie, après réception de mon annonce que j’avais désiré très ouverte à tous.

« Je suis désolée, mais elle m'a dit que personne ne correspondait à ton annonce dans le listing des hommes qu'elle possède. Elle m'a avoué d'ailleurs que tu mettais la barre trop haute ».

J'étais stupéfaite... Je relisais avec inquiétude ce passage plusieurs fois. Comment cela la barre trop haute ? Que voulait-elle dire par là ? Etait ce « créatif » qui posait problème ? Ou encore « désirant vivre à l'étranger » alors ? « Indépendant financièrement » ?

J'optais pour demander à François de plus amples explications, lui suggérant même que je pouvais reformuler ma demande.

Il me répondit quelques jours plus tard :

— En fait, tous les hommes de cet âge dont elle possède une demande, préfèrent les femmes plus jeunes. La vingtaine, si tu vois ce que je veux dire. Enfin, elle travaille beaucoup avec les pays de l'Est. C'est la grande tendance en ce moment. Elle m'a conseillé de t'orienter plutôt vers des annonces plus conventionnelles, la presse par exemple.

Voilà, j'avais dépassé l'âge qui fait rêver les hommes, des bedonnants, aux chauves ou encore perclus d'arthrite, tous ne pensaient qu'à s'envoyer en l'air et pour le meilleur comme pour le pire avec une belle blonde aux mensurations parfaites. J'étais hors course, out of dream, déclassée, inclassable et parfaitement incasable... Mes trente cinq ans sonnaient le glas de la déchéance physique, que j'avais pourtant envisagé naïvement vers ma soixantaine. J'étais abasourdie, non, anéantie. Je savais qu'il existait en Europe une dépréciation des emplois, pour qui

dépassaient la cinquantaine, mais n'imaginait pas un seul instant qu'elle fut identique en ce qui concernait les choses de l'amour...

Me renvoyer vers les petites annonces du plus connus des canards, me faisait trembler de honte. J'avais parfois parcouru ces pages et je me voyais mal recevoir une seule réponse, considérant la plupart des annonces trop sélectives telles que : « Homme quadragénaire, notaire, cherche femme 30 ans, notaire ou fille de notaire », ou bien « médecin cherche jeune et belle femme cultivée, bien sous tous rapports... ». Je n'avais rien d'autre à offrir que ma personne et une vie dans un pays musulman, où vivent beaucoup de musulmans... Et me revins la dernière phrase entendue à Orly : « Ils font peurs ces gens là... » Tout à coup je me rendis compte que j'avais peut-être choisi la plus mauvaise des destinations !

## Dédé

Ma rencontre avec Dédé, fut fortuite et relevait d'un heureux hasard. J'avais acheté une semaine auparavant, mon premier ordinateur. C'était un objet encombrant, qui m'avait demandé le réaménagement complet de mon habitat. Je vivais dans une minuscule maison, qui ne possédait qu'un salon, une chambre dans laquelle mon lit prenait les deux tiers de l'espace et une cuisine aussi grande qu'un placard. Mais sa situation exceptionnelle, proche du centre ville d'une part et entourée d'un vaste jardin, plantés d'agrumes et d'oliviers m'interdisait de penser déménager. Les fils d'alimentation de ce nouvel objet, dégouлинаient vers une multiprise qui chauffait au bout de quelques heures. On venait de me

connecter à l'Internet, ce vaste réseau de pages diverses, qui pour l'heure me semblaient être un grand catalogue de tout et de pas grand-chose. Nous étions dans les années 1998 et j'étais une pionnière aux regards de mes amies, pour qui le « Net », n'était encore qu'un vaste trou noir, aspirant vers lui les délires de quelques informaticiens aux fantasmes obscures.

Nous étions toutes censées vivre dans cette ville, pour le charme désuet d'un monde où les gestes ancestraux survivaient encore, les affiches publicitaires n'ayant pas encore trouvées leur place sur les façades des immeubles coloniaux. Nous avons choisies d'affronter la solitude, fortes de nos croyances en une vie meilleure, parce que plus authentique. Bref, il nous fallait bien nous accrocher à quelques idéaux, car en réalité il ne nous restait bien que ceux là, pour surmonter le désert affectif dont nous étions en réalité toutes prisonnières.

Je n'avais pas vraiment de chantier en vue, et pouvais à loisir occupé mon temps à la découverte de cet espace complexe qui s'organisait tout à coup sur l'écran scintillant, lequel dénotait, je dois bien l'avouer, avec l'ambiance très africaine de ma décoration pré tendance « coté Sud » qui deviendrait quelques années plus tard la nouvelle référence. Dès le petit matin, je branchais avec une certaine curiosité, le dit écran et partais surfer sur les plages d'un univers inconnu.

Chemin faisant, je découvrais un soir, les forums. Des sites sur lesquels, des tas d'inconnus aux pseudonymes assez fleuris, postaient des articles à propos de sujets très diversifiés. J'allais m'enquérir de ces étranges discussions tournant autour de thèmes que je choisissais en fonction de mes propres centres d'intérêt. Bientôt, je repérais quelques textes plus

fournis que d'autres, dans cet immense défilement de verbiages souvent nébuleux. Un certain « Dead », écrivait avec plus de style des articles qui sortaient du lot. Il était bien documenté et moins enclin aux règlements de compte qui semblaient se deviner entre ces adeptes de cette nouvelle forme de communication. Je décidais d'écrire un petit mail à cet inconnu, afin de lui dire combien j'appréciais et son érudition et sa justesse.

Le lendemain, il me renvoya un long courrier et ainsi je fis la connaissance de Dead. Il avait fallu que je passe outre la signification de ce pseudonyme particulier, bien évidemment. Le contenu intelligent de ces textes m'avait poussé à croire que derrière ce « nom » assez peu avenant, se dissimulait peut-être une âme sensible et cultivée. Je n'avais pas eu tort, la lettre qui venait de s'afficher sur la surface luminescente de ma « balle », était chaleureuse et me transportait tout à coup vers l'univers d'un esprit pertinent et drôle.

Bientôt, chaque matin, je me levais avec l'espoir de lire ses lignes plus nombreuses chaque jour. Mon cœur battait de mon impatience qui coulait dans chacune de mes veines et j'aimais plus que tout lire et relire ses mots qui me contaient la vie de sa famille, l'histoire de sa région et les mythes qui jalonnent les fêtes païennes du nord de la France.

Dead, se nommait en réalité Daniel Durand. Oui, à n'en pas douter, ce nom était certainement l'un des plus courants qui puisse exister en France. Il me distilla son histoire, au fil de ses missives quotidiennes. Un matin, le ton de sa prose devint plus sombre. Il m'avoua, après moult paragraphes décrivant son lieu de vie, qu'il fut atteint d'une méningite, à l'âge très avancé de 29 ans. Laquelle fut si terrible, qu'il n'en sorti pas indemne. La surdité profonde   laquelle il devait faire face, fut le plus grand drame de ceux qui jalonn erent sa vie. Car, dans le même temps,

toute la profession des douanes était alors touchée par les accords de Maastricht. Il perdait définitivement l'ouïe, en même temps que son travail d'agent douanier. A trente ans, cet homme s'enferma chez ses parents, qui passaient leur retraite dans un village perdu au milieu de la région lilloise. Pendant dix ans, il était resté cloîtré entre les murs de la petite maison ouvrière. Il se plongea alors dans la lecture, seule nourriture possible alors pour cet esprit enfermé dans le silence.

Ouaff... J'étais stupéfaite de cette nouvelle. André, cet homme plein de vie, qui me charmait depuis des semaines m'acculait tout à coup à son handicap. Il était sourd profond, sans possibilité d'une quelconque aide externe. Les appareillages ne convenaient pas à cette terrible forme qu'avait prise son mal. Mais de plus, il m'avouait qu'il n'avait jamais pu apprendre le langage de ces compagnons d'infortune, ni pu lire sur les lèvres. Il arrivait à grand peine à accepter de sortir une fois l'an avec l'association des sourds de Lille. Mais depuis qu'il avait su convaincre ses parents au terme d'une bataille de plusieurs mois, qu'une connexion Internet serait peut-être pour lui, le seul moyen de se sortir de son mutisme, il revivait un semblant de vie sociale. Un grand pas, après dix ans de réclusion. Internet, était devenu son unique lien avec les autres.

Je m'assis un instant sur le perron de mon mouchoir de poche qui me servait d'habitation. J'avais pensé prendre un billet d'avion, j'avais pensé qu'il m'attendrait à l'aéroport, que nous irions dîner en ville et que nous nous découvriions ainsi minutes après minutes, apprenant à nos corps à s'aimer, puisque nos âmes vibraient déjà à l'unisson.

Mon scénario dégoulinait tout à coup lamentablement comme ces bougies qu'on laisse négligemment sur la terrasse après une soirée

arrosée, et qu'on découvre au petit midi ensoleillé, réduites en une flaque visqueuse et informe sur les carreaux de ciment qui ne s'en remettent jamais, tout comme le propriétaire des lieux.

Que devais-je faire ? Je ne savais quoi lui répondre, ni n'avais le goût de le faire. J'étais tout à coup plongée dans le doute le plus complet. Ne rien dire ? Cela était impossible. Réfléchir ... Réfléchir, je trouverai bien une formule, un moyen... Demain. Non, pas demain, c'était aujourd'hui qu'il fallait que je réponde. Je ne pouvais changer mes habitudes. Je savais qu'il attendait de son côté mon courrier, comme tous les soirs. Je ne pouvais lui faire pareil affront. Je devais me présenter comme une femme magnanime et forte. Une femme au dessus de tous préjugés. Quelqu'un qui pouvait affronter tous les obstacles de la vie. Tous les handicaps... Quand même... celui là était de taille.

En désespoir de cause, j'appelais mon amie Martine. Il fallait que je lui annonce cette nouvelle qui m'avait tout coup plongée dans un univers gris, enveloppé d'une ouate poussiéreuse, où il me faudrait alors envisager de vivre en silence avec cet amour qui me comblait encore quelques instants plus tôt.

— Martine, c'est moi. Tu sais Daniel, mon internaute...

— Oui, Dédé et bien quoi, il lui est arrivé quelque chose ?

— Non, non, pas du tout, il est ... J'aime pas que tu l'appelles Dédé.

— Bah, quoi, t'as pas d'humour aujourd'hui toi ! Bon qu'est ce qu'il lui est arrivé à ton Dédé ?

— Il est sourd dis donc. Et pas qu'un peu, sourd profond...

— Nan ? C'est une blague ! Il te dit ça pour te faire fuir. C'est évident !

— Pas du tout, je t'assure que non. Je suis certaine que c'est vrai.

- Ou alors...
- Quoi ? Dis-moi...
- Bah... il veut te tester.
- Tester quoi ?
- Et bien ta résistance, tes sentiments, je ne sais pas un truc du genre.
- Faudrait être complètement tordu pour faire un truc pareil.
- Parce qu'il ne faut pas être tordu pour écrire tous les jours des lettres de cinq pages à une inconnue, rencontrée sur le net ?
- Mais pas du tout !
- Bah tu sais moi ce que j'en dis...
- Tu ne me remontes pas du tout le moral là.
- Quand même, ne me dis pas que... Nan ? t'es tombée amoureuse de lui. Attends un type que t'as même jamais vu ? Mais t'es zinzin ma fille !
- C'est pas ça, je trouvais cette relation très belle...
- Oui, t'es tombée amoureuse, c'est bien ce que je dis.

Martine n'avait pas tord, j'étais tombée amoureuse du petit bruit magique qui annonce l'arrivée d'un mail ; de ses lignes qui parfois tardaient, une petite heure pendant laquelle je commençais à ne plus savoir quel geste je devais enchaîner à tel autre geste. De cette angoisse qui me nouait tout à coup l'estomac, pendant que le mélange du café au lait commençait à baratter au fond de mes entrailles. J'avais l'impression que tout à coup l'homme qui partageait mes matinées depuis tant de semaines pouvait avoir eu un terrible accident. Un orage d'été, brutal et dantesque, qui aurait mis le feu à la toiture, engloutissant tout dans un immense brasier dont il se serait sorti de justesse. Lui s'en serait sorti, oui, mais pas son ordinateur, pauvre carcasse calcinée, morceau de plastique agonisant sur le carrelage de son bureau. Un peu comme ces bougies, dont la paraffine est devenue mon cauchemar, et celui futur, de

mon propriétaire qui va me faire un scandale... quand il va venir récolter son loyer. Un tapis, je dois acheter un tapis pour cacher cela, j'y mettrais une table de jardin en plastique, et des chaises. Oui, je dois aller chercher une table en plastique même si je déteste cela. Faut bien mettre un truc sur le tapis ! Et ensuite, ensuite... J'écrirai à Dédé...

## **Moi, je m'attends au pire**

Il n'y avait aucune raison de désespérer. Après tout, notre relation de pur esprit à pur esprit s'étant bâtie sur l'écrit, je m'imaginai rapidement faire face à ce petit inconvénient. Nous pourrions un jour très bien imaginer vivre ensemble, dans une union fusionnelle, où finalement, il nous suffirait de prendre le temps de taper chacun son tour, les discussions qui nous passionnaient l'un et l'autre. L'amour doit-il toujours s'exprimer au travers d'une suite de mots incalculables ? Finalement, nous pourrions apprendre à nous parler par le regard et quelques gestes... Oui, la fusion de pur esprit à pur esprit, c'était peut-être par ce biais là que nous pourrions l'atteindre alors... J'avais devant moi, la chance merveilleuse de me dépasser. Non, de transcender le verbe, d'aller plus loin dans une quête vers la communication entre deux êtres qui s'épanouiraient alors dans un silence fait d'une multitude de codes personnels. Notre amour, nous allions le construire, mots écrits après mots écrits. Gestes subtiles après tendres attentions. C'était magnifique !

Martine arriva un de ces autres matins, où je commençais de nouveau à douter. Dédé venait de m'écrire qu'il avait renoncé à avoir des enfants. Non pas parce qu'il n'avait plus d'emploi depuis des années, et que ses indemnités ne pouvait pas couvrir ses propres besoins, ni parce qu'il n'envisageait pas de quitter le giron familial, mais parce qu'il ne pouvait tout simplement pas ... en avoir. En trois mots : Dédé était stérile.

Loin d'imaginer sa réaction, j'annonçais cela à Martine avec mon air contrit des jours de déclarations de guerre entre une grande puissance et un pays du tiers monde. Martine partit d'un fou rire qui me laissa interdite, laissant échapper ma mâchoire inférieure vers les gouffres sans fond de la paraffine incrustée si profondément dans mon sol, qu'on pouvait imaginer qu'elle s'engouffrait dans le puits des ténèbres sans fond de mon enfance.

— Tu es en train de me dire que non content d'être sourd, il est stérile... ? Nan ? Alors là, s'il ne te mène pas en bateau, celui là, je veux bien me pendre. Amènes une corde de suite, et pends toi par les pieds, cela te fera remonter le sang au cerveau !!!! hahaha .... t'iras mieux après !!!

— Non, franchement, tu sais, je ne trouve pas cela drôle du tout. Et alors, l'adoption ça existe non ! Et puis stérile ne veux pas dire impuissant !

— Tu sais, au rythme ou tu vas, attends toi au pire. Peut-être qu'il va t'annoncer qu'il n'en a qu'une !!!

— Et alors, mon premier vrai amour de jeunesse n'en avait qu'une et cela ne l'empêchait pas de ... non pas du tout.

— Tu n'attirerais pas tous les éclopés de la création toi ? t'aurais dû être infirmière. M'ouaip's t'as raté ta vocation ma fille !

— C'est quelqu'un de bien et nous nous entendons très bien.

— Et comment vous faites pour vous entendre ? en tous cas, va falloir commencer à faire gaffe à ton vocabulaire, si tu ne veux pas le froisser !! T'as raison, vas, faut toujours garder espoir....

Martine ne cessait de rire. Elle en pleurait, reniflait un peu et repartait dans des diatribes qui n'avaient que pour unique objet, le pauvre Dédé et moi, dans une relation passionnelle qui serait parsemée de détails quotidiens croustillants mais aussi plus dramatiques les uns que les autres.

— Cela n'a rien de comique... Franchement, te moquer de son infirmité...

— Non, je sais, c'est juste que c'est pas d'une d'infirmité que je me moque, mais de deux. Et comme jamais deux sans trois... Moi, je m'attends au pire !

— Elle est très belle mon histoire. Du pur esprit à pur esprit.

— Et bien, restes en là, je t'assure. Y'a pas que le pur esprit dans la vie. T'as même jamais vu sa photo. Alors toi et ton pur esprit vous me faites vraiment marrer !

Et elle avait raison, une fois de plus, je n'avais pas encore vu qui se cachait derrière cette âme si noble.

Je décidais de faire le premier pas. Il me fallait trouver le moyen d'envoyer une photographie à cet homme, afin qu'il découvre mon vrai visage.

Nous n'étions pas nombreux à disposer alors de matériel informatique. J'arrivais cependant à trouver un ami qui pouvait me scanner deux photos, lesquelles avaient été choisies avec le plus grand soin. Je ne voulais surtout pas décevoir Dédé, et optais pour deux clichés qui m'avantageaient, au-delà de tout espoir, il va s'en dire.

Comment et dans quelles circonstances, Dédé en est-il venu à parler de sa vue... Je ne m'en souviens plus. Mais il m'écrivit qu'il avait de plus en plus de difficultés à lire de longues heures. Il avait en effet perdu l'usage d'un de ses yeux. Comme pour répondre à mon dernier envoi, comportant les images de ma beauté transfigurée, il me joignait à ce mail qui fut à lui seul un morceau d'anthologie de ma future carrière d'internaute, une photo de lui prise récemment.

Mon Dédé bien aimé, était sourd, borgne et stérile ! Mais bien plus encore, il était attablé devant ce qui était sans aucun doute, les restes d'une galette des rois, qui ressemblait à ces frangipanes que ma mère achetait quand nous étions enfants. Il avait en main un verre à moutarde rempli de vin rouge, qu'il tendait sans grande conviction en direction du photographe, avec un sourire crispé, portant la traditionnelle couronne des rois, en papier doré, qui penchait dangereusement vers son père, un bonhomme rougeaud ressemblant à s'y m'éprendre à sa progéniture. Comment derrière ce qui tout à coup, m'apparaissait comme un être presque simple d'esprit, sinon, d'une rare simplicité dans son costume de chaire flasque, sa chemise à carreaux, affublé, certainement malgré lui de cette ridicule couronne, ainsi que de grosses lunettes à monture de la sécurité sociale, comment donc, derrière cette image terrible, pouvait bien se cacher l'être si délicieux qui m'avait tant séduite ?

— Je te l'avais dit, ton Dédé c'est un mytho !! ha, ha, t'as vu sa tronche !!! Remarques, il a bien la tête du gars de chez nous. Ca on peut pas dire qu'y soit pas du nord ! Mais entre sa tronche et ce qu'il écrit, là y'a un truc. Tu sais quoi, je suis certaine qu'il t'a envoyé la tête de son cousin. Du coup, toi tu fuis devant la tronche de gogole et il se sort d'une histoire où il commence à se dire qu'elle est allée trop loin. Non, franchement, je ne vois que cette solution. C'est pas possible autrement ! »

Je rencontrais quelques mois plus tard des touristes de passage à Marrakech qui me contactaient de la part de Dédé. Dédé était bien tout ce qu'il m'avait si longuement et patiemment décrit. Il était cet homme, qui ressemblait au demeuré du village de nos grands parents, portant de travers la couronne d'un roi qui fut le miens pendant ces journées où ses mots m'avaient charmée avec douceur.

Dédé restera l'unique homme virtuel, affligé par tant de malheurs, qui croisa ma ligne Internet, avec autant de régularité et de franchise. Il fut le premier, mais aussi certainement celui qui m'a offert, pendant ces quelques mois, les sentiments les plus purs.

## **La charte de bonne tenue**

Un soir, alors que je naviguais sur les vagues de cette toile, sans grande conviction aucune, je découvrais l'existence des sites de rencontres. Il suffisait de remplir un questionnaire pour s'inscrire gratuitement. Je

n'avais rien à perdre, pas même mon âme, car j'avais découvert un peu brutalement, que l'âme ne pouvait totalement se « décorporer », et qu'il fallait bien s'en remettre à cette évidence, corps et âme ne font qu'un, d'où certaines expressions populaires, auxquelles nous devrions nous référer bien plus souvent.

De prime abord, je décidais qu'en plus de la charte de bonne conduite, dictée par les esprits novateurs de ces sites, il fallait me fixer quelques règles personnelles :

1) Je ne répondrai pas aux fiches ne disposant pas de photos. Parler à un pur esprit, être séduite et me retrouver devant... une galette des rois ! Non, je ne pouvais raisonnablement plus prendre de tels risques.

2) Quoi qu'il arrive, quoi qu'on me dise, je resterai courtoise, aimable, et adopterai une philosophie très orientale. (C'était bien entendu, sans compter avec certains, dont je tairai ici les pseudonymes).

3) Je ne me laisserai influencée par aucun, ni mener en bateau, par moi-même. Je n'accepterai plus de mon imaginaire, qu'il commence à battre la campagne des sentiments virtuels. L'amour, est chose concrète qu'il faut à juste titre « concrétiser » avant de laisser son corps se faire dévoré par une passion de novice.

A l'aube de mes trente six ans, j'étais donc une femme mature, qui devait réfléchir aux possibilités réelles d'une relation amoureuse dans la construction d'un couple durable. Oui, j'étais bien décidée à ne plus bâtir que de simples villas avec piscine pour les nantis de la ville, mais à poser pierre par pierre, les futures fondations de ma vie de famille.

Ne dit-on pas que chacun peut trouver chaussure à son pied !

Ma chaussure, était comme celle de cendrillon. Point de pied ne semblait correspondre à la pointure si délicate que fut la mienne.

Il est vrai que mes critères étaient extrêmement sélectifs. L'homme devait être : pas trop moche de préférence, avec un regard jovial et intelligent. Entre 36 et 42 ans. Sans enfant si possible. Avoir un niveau d'études plus ou moins proche du mien, qui en fait était la case la plus élevée présentée. Fumeur, pour qu'il puisse supporter mon haleine de bon matin. Et faisant passer le message dans son texte de présentation d'un goût pour les voyages. Je ne pouvais dignement pas engager une relation avec un type qui n'était jamais sorti de son département !

Cette sélection me semblait bien correspondre à mes premières attentes et était en définitive très ouverte, car beaucoup moins sélective que je ne le pensais au départ. Avec de si larges critères, il était évident que parmi les 2 658 924 abonnés, j'avais toutes les chances de rencontrer un homme qui prendrait bientôt le premier vol pour Marrakech, et m'emmènerait dîner, ah, non, pas à la Mamounia, on y mange définitivement trop mal.

## **Le premier contact**

Comment une femme, qui ne veut pas passer pour une pétroleuse, doit-elle se comporter dans de telles circonstances ? J'étais face à un site, où il

était permis de « chatter », encore un terme dont l'étymologie m'échappe, et donc en terme plus clair, de dialoguer avec un homme en direct. Bien sûr, à cette époque, les programmes de téléphonie de PC à PC n'existaient pas encore. Je crois finalement, avec le recul, que nous étions les pionniers de ce nouvel outil et de ce type de rencontres. Et comme tout groupe de pionniers, il y avait là des individus dont les caractères étaient très diversifiés. Les naïfs dont je faisais partie, les grands timides qui trouvaient là une façon toute adaptée et rassurante de commencer à se faire les dents sur de pauvres filles comme moi ; les mercenaires, qui devenaient les nouveaux aventuriers d'un monde encore inexploré, les collectionneurs, qui comptaient à chaque fin de session leurs vignettes, comportant si possible les plus belles filles en ligne. Et les errants indécis, qui finalement ne savaient s'il fallait croire en cette aubaine ou rester méfiants jusqu'au boutisme de leur paranoïa latente. Mais j'oubliais les plus retords, ceux qui avaient très vite compris que derrière un écran on peut tout dire et presque tout faire...

Comment donc, se comporter en de telles circonstances ? Je décidais d'attendre patiemment qu'un homme, me contacte. Bien évidemment, j'avais quelques beaux restes d'une éducation judéo-chrétienne petite bourgeoise, qui considérait qu'il était bien mal vu, qu'une femme fit le premier pas. Oui, enfin, c'est ce que je me racontais, car depuis toujours, je l'avoue maintenant, je n'ai jamais été une seule fois sollicitée ouvertement. Et si j'avais dû attendre qu'un regard se pose sur moi, je serai encore dans cet état virginal qui m'aurait certainement valu une place d'honneur sur la liste des catherinettes bientôt quadragénaires ! Mais, je voulais m'en tenir à ce quatrièmement, pour lequel j'avais soudainement opté :

4) Tu ne contacteras point, mais attendra qu'il vint.

Et j'attendis...

J'attendis....

Patiemment et sûrement. De longues heures, des soirées entièrement dédiées à cette attente.

Et tout à coup, je compris que personne ne viendrait me chercher en des terres aussi lointaines. En effet, dans les possibles recherches, ce site donnait entre autres, la possibilité aux internautes de sélectionner les membres en ligne, suivant les régions, ou encore les pays. Qui viendrait donc chercher quelqu'un dans un pays où les ordinateurs n'étaient encore réservés qu'à une élite ? Les téléboutiques fleurissaient, mais pour quiconque était venu au Maroc, il était évident que l'ordinateur n'avait fait qu'une timide apparition dans les foyers. Je me sentais complètement à côté de la plaque. Il fallait bien pourtant remédier à cela. Aussi je décidais d'apparaître avec une nouvelle adresse, et pour plus de simplicité me faisais héberger sur Nantes. Au moins pouvais je dire que j'étais nantaise d'origine et prétexter que je n'avais pas... pas quoi ?

Que je n'avais pas...pas vraiment le choix, car Marrakech étant une ville ou tout le monde connaît tout le monde, et... et que... que je ne pouvais décemment pas me permettre de me faire repérer ainsi sur un site de rencontres, risquant d'alimenter les gazettes des longues soirées mondaines... Oufff, un peu tiré par les cheveux tout cela, mais je suis certaine qu'avec de l'aplomb, je pourrais facilement endosser le foulard de la victime. Mais tout bien considéré, cette attitude me conférait une position sociale que je n'eus jamais. C'est ce qu'on nomme enfin avec beaucoup de tact, l'erreur des débutants.

## Le raz de Marée

Enfin, les premiers soupirants firent leur demande : Elles consistaient toutes en d'invariables « bonsoir », suivis de « ça va ? » Auxquels je répondais par un « bonsoir ».

Et puis « ça va bien, merci et vous ? »

Quand il me restait un brin de fantaisie dans mes tiroirs, j'osais alors, une phrase plus pertinente en de telles circonstances, que j'extirpais de mon imagination, dans un dernier effort avant de plonger dans un ennui profond :

« Mais oui, tout à fait, je vais parfaitement bien, et vous-même ? »

Et c'est alors que la première préoccupation de ces messieurs sur le temps surgissait invariablement :

« Bof, il fait gris alors pas le moral » : j'étais sûre alors de tomber sur un de ces dépressifs qui hantent les couloirs du passé difficile de leur récent divorce.

« Il pleut encore mais bon ça va » : Celui-ci avait des chances de se montrer plus affable et un tantinet optimiste. En réalité c'était mon propre optimiste qui me le faisait encore espérer.

« ouaih, génial je vais super bien, du soleil partout dans ma vie ! »

Là, j'appuyais sur le frein virtuel en dessous de mon plateau bureau, dans ce mouvement ridicule du réflexe absurde et cependant très commun, du passager qui veut freiner à la place du conducteur. *Si il y a autant de soleil dans ta vie, qu'est ce que tu fais là mon gars ? Toi t'es suspect !!!* Et de fait, quinze minutes plus tard, notre gai luron commence à s'épancher sur ses déboires avec la dernière salope en date qu'il fustige des plus vilains sobriquets que sa noirceur peut inventée alors, éclairée sans doute par la seule véritable lumière présente, celle de sa haine profonde de la gente féminine !

Et puis s'en suivaient tout aussi inexorables les : « et tu fais quoi dans la vie » ? C'est alors que je commençais à parler de mes chantiers, de la passion pour mon métier, de cette ville rose et de l'atlas enneigé... Et sans vraiment m'en apercevoir je plongeais le pauvre nantais qui venait de terminer sa journée laborieuse sous la grisaille de l'hiver, dans un univers qui lui semblait à mille lieues de sa vie quotidienne, le projetant définitivement vers le mur épais de ces propres échecs à rêver sa vie.

Certains osaient un second round, ils décidaient de passer outre leur condition actuelle, et tentaient de comprendre comment une femme seule arrive à vivre dans un tel pays ? Il fallait alors que je sois au moins employée par un organisme international, ou un gros cabinet, lui aussi international, pour que j'ai pu accepter un tel poste. Mais, quand je leur expliquais que j'étais indépendante, et venue avec mes deux valises, pour tout contrat, ils commençaient à sérieusement douter de la véracité de mes dires. D'autant qu'il y avait cette ambiguïté de départ sur l'usurpation de mon lieu de résidence. Tout cela commençait à sentir le délire d'une fille qui veut se faire passer pour ce qu'elle n'est pas. Une folle de plus, qui se la joue aventurière, planquée derrière son écran, dans

un T1 de banlieue ! Il n'avait pas tord, ma petite maison miniature n'était guère plus grande qu'un studio, mais quand même, je n'étais pas l'affabulatrice qu'ils jugeaient alors !

## **Les dragueurs**

Sur un site de rencontre, il se doit d'y avoir des dragueurs. Sinon, que deviendraient ces merveilleux endroits qui nous relient les uns aux autres en dépit des distances, des différences sociales et de nos préoccupations quotidiennes ? Sans les dragueurs, un site de rencontre qui se respecte n'en serait plus un. Il deviendrait alors un salon virtuel où les gens viendraient parler de leurs préoccupations comme les multiples « chats » qui sont devenus incontournables désormais, dès lors qu'un site se veut démocratiquement ouvert à tous. Des préoccupations des futures mamans qui se font conseiller par les déjà mamans, aux clubs de chasseurs de papillons ou de chamans, à ces pauvres parents qui ont eu la malchance terrible de ne pas avoir su opter pour une interruption de grossesse quand il en était encore temps, et qui tentent de trouver un peu de réconfort auprès de leurs semblables portant la croix de leur myopathe... Des maladies déshéritées, à celles plus communes des cancers du sein, de l'étudiante fraîchement sortie d'HEC qui cherchent des infos pratiques sur son prochain tour du monde, à toutes les questions essentielles et aux autres qui peuvent nous anéantir une semaine entière, le net est devenu un outil de communication sans aucun réel concurrent véritable.

Aussi sans dragueur, un site de rencontre deviendrait très vite plus ennuyeux que la lecture du Chasseur français et de ces obscurs confrères. Non, un site Internet tel que celui qui devint bientôt mon terrain de prédilection, se doit de posséder une armée de valeureux soldats, qui défendent l'étendard de l'Homme dans toute sa magnificence. N'oublions pas que nous, femmes de l'après 68, éduquées par des mères qui étaient depuis longtemps mariées, avons été formatées pour devenir la dernière génération des mères de famille modèle. Et bien, nous, mères de famille modèle en devenir, enfin, qui auraient dû l'être, avons besoin de nous laisser compter fleurettes. Qui de nous, n'a pas effeuillé pâquerettes dans les champs ? Rêver aux tendres mots langoureux qui précèdent l'inévitable coït auquel tiennent tant nos homologues masculins ? En réalité, et soudainement, le net nous offrait cela ! Un prélude amoureux verbal, à défaut d'être physique. Mais nous n'étions pas dupe, du préambule nous avons depuis longtemps admis qu'il serait un trésor auxquelles nous, femmes du peuple ne pourrions prétendre. Le préambule était réservé tout simplement aux princesses de nos livres d'enfant... bien que ces mêmes livres ne devaient jamais, à ma connaissance, en parler.

Bref, sans l'armada des archers, la victoire de ces sites, précurseurs de toute une nouvelle génération de combattants de la liberté d'une libido débridée, serait sans doute tombée dans l'oubli. Les femmes de ma génération devenues à jamais les victimes de ces vacances dans les centres de L'UCPA, en Ardèche, dans les alpes, ou au Maroc, et continueraient à se briser le dos dans les rapides d'une rivière en crue, de se tordre les chevilles sur les coutelas acérés des sentiers sans ombre, ou de prendre encore un congé maladie après une chute malheureuse aux dernières vacances de ski... Où en serions-nous ? Sinon engluées dans

nos misérables habitudes de clubs de remise en forme, et bientôt de bridge ?

## **Le bonheur d'être une femme**

C'est alors qu'un de ces messieurs, fut en verve cette nuit là. Ni voyez, je vous prie, aucun jeu de mot subtilement suggéré. Cet homme, étalon parmi l'étalement des desperados qui plombaient de toutes leurs nostalgies mes nuits blanches, arriva tel un être lumineux sur le chemin de mes initiations virtuelles à la sensualité littéraire. Il aime les femmes, cet homme là. Il les aime et les magnifie avec grâce et volupté. C'est un virtuose de l'ode moyenâgeuse, un de ces troubadours, disciples de Ronsard. Il est doué ce renard aux doigts de fée. Sa prose me transfigure. Sous sa plume, je deviens celle qui par une nuit chaude a envoûté ces sens. Il me fait princesse des milles et une nuit. Sa gueïcha d'un orient si lointain et si proche de son désir ardent. La chaleur qui embrase mon corps m'enveloppe d'une étreinte plus puissante que les premières bouffées auxquelles ma pré-ménopause semble me destiner.

Oui... Je suis déjà toute à lui. Attentionnée et marmonnant des « oh... » Et des « oui... dites moi encore... » La journée de printemps qui m'avait vu m'éveiller ce matin là, n'augurait pourtant pas soirée si estivale. Je n'avais pas souvenir que le soleil eut atteint l'assise de mon tabouret avec autant de ferveur. J'étais envoûtée par un magicien, un poète qui jadis, a volé l'élixir de l'amour à l'alchimiste des Borgia. J'en suis persuadée, cet homme là, est un suppôt de Satan, ou encore un des rares adeptes encore vivants des dernières Bacchanales. Une âme réincarnée du marquis de

Sade, ou le petit fils de Pierre Choderlos de Laclos. Oh, Dieu, que cet homme puisse me prendre mon âme sur le champ et je me damnerais à jamais pour l'enfer de la volupté. Je plonge malgré moi dans une torpeur qui annihile tout à coup, le plus petit désir de lui résister.

Et de lui donner mon numéro de téléphone...

Et d'attendre la sonnerie...

Il m'enjoint de le rejoindre dans ma chambre. Il me dit de m'allonger sur le lit. Je m'étends sur ma couche. Sa voie grave me caresse, elle glisse le long de mes cuisses. Remonte lentement dans les plis de mon épiderme. Je frissonne, m'abandonne... A ce stade, je n'ai plus aucun recul face à cette situation nouvelle qui consiste à ne plus penser, ne plus réfléchir aux actes qui se perpétuent alors à l'autre bout de la ligne. Je suis déjà éperdue de douceur quand un râle venu des profondeurs abyssales de son propre plaisir vient rompre le charme. Il me gratifie alors d'un superbe : « ouaihhh, bébé c'était super ! Bonne nuit mon ange. »

## **L'Internet c'est aussi cela**

J'étais déconfite. En réalité, c'était bien plus que cela. Le réveil de ces derniers mots jetés en pâture à mon immoralité toute soudaine, m'horrifiait. Comment m'étais-je laissée entraînée dans pareille dérive ? Qu'avais je fais, ou subis ? Je n'arrivais plus à discerner l'origine de ma faute, ni le bourreau de la victime. Les mots étaient ce qui me rattachait depuis toujours à la seule réalité qui me semblait la plus noble. Les mots, cette merveilleuse invention de l'humanité, m'avaient soudainement

trahie, manipulée et reléguée à mon statut primaire de femelle en chaleur. Je me haïssais tout à coup. Violée, je le fus à mon insu, devant cet instinct primaire d'une femelle dans sa période d'ovulation. Oui, cela était bien ainsi. Mon cycle m'avait avilie, rendue faible et manipulable. C'étaient ces maudites hormones qui me trahissaient, me laissant mélancolique devant la plus basique des séductions.

Je devais prendre une douche, mais aussi quelques nouvelles directives qui m'évitieraient désormais pareils écueils. L'idée même que je puisse approché un plaisir sexuel aussi indirect me parut l'apogée d'une lente déchéance. L'image d'une femme prenant son plaisir au travers des ondes lointaines et impersonnelles du téléphone me dégoûtait au-delà de ma solitude évidente. Je pouvais perdre confiance en moi, dépérir de mes absurdes croyances en cette ville qui voyait croître chaque jour le lot des femmes seules, j'étais pourtant persuadée que ma croisade personnelle devait me mener vers un bonheur qui serait la clef de voûte de mon existence. Mais ce qui venait de se passer cette nuit là, me faisait frémir de mes peurs les plus ancestrales. Etais-je devenue, face à mon propre plaisir, à cet insu inconscient, l'objet du plaisir de l'Homme, qui n'a jamais douté de sa domination ? J'avais déjà oublié le nom de celui qui m'avait si étonnamment ébranlé dans mes plus intimes convictions.

Ce soir là, je décidais alors de ma nouvelle carrière de sociologue du Net. J'avais cette étonnante propension à retourner tout échec en une nouvelle perspective d'études. Oui, je devais reconnaître que depuis toujours, je possédais l'intuition du scientifique devant l'irrationalité de ses propres peurs à découvrir l'innommable. J'étais la digne descendante des plus grands, ceux qui brûlèrent sur les bûchers de l'hérésie. Je me sentais investie de l'âme d'un Nostradamus, de celle de Galilée. Je

deviendrais Es spécialiste d'un des plus grand rendez vous de la détresse humaine du 21<sup>ème</sup> siècle. Oui, ce soir là, je pressentais que *Meetic*, s'il devait survivre, serait La référence, le mode d'être à la séduction d'un nouvel ordre des relations sociales.

## **De l'étude appliquée au désordre de la tentation**

Je m'appliquais désormais à plus de distance, de froides analyses et des réponses évasives. Cela fonctionnait merveilleusement bien comme le cerveau parfaitement formaté d'un ordinateur qui a trouvé son équilibre dans la fonction que l'homme lui a alloué. Je ne me posais plus de questions essentielles, c'est-à-dire principalement celles qui devaient « m'interpeller », quand un type commençait à répondre à tous les critères de ce qui devait m'amener à penser qu'il était sans aucun doute l'élu. J'étais un programme éprouvé, testé, dûment labellisé sous l'étendard des normes européennes. Je ne formulais plus aucune émotion, ni jugement qui puissent inquiéter ou déstabiliser dans le moindre sursaut de plaisir mon interlocuteur. J'étais passée maître dans l'art du dépistage du mensonge, tel un éclaireur huron. Je jugeais les mots, les soupesais, tendais les pièges, récoltais les fruits de mes messages et restais imperturbable dès lors que certains s'imaginaient avoir retrouvé des liens immémoriaux avec leur Iseult d'une vie passée. J'avais conçu un système de défense imprenable. Il consistait en une gangue d'auto détermination, fait d'un tout nouvel ordre de 0 et de 1

combinés à ces métaux intelligents qui peuvent se rétracter ou encore se distendre à la seule force de la volonté de mon esprit. Gurdieff avait décrit la puissance de l'esprit, et cette dernière était le pivot de ma nouvelle vocation. Mon doctorat était bien plus qu'un sacerdoce, il était la voie du nouveau Saint Graal de ces prochaines décennies...

Je ne devins alors que visage concentré, esprit aiguisé et méthodique. Je me fondais dans la masse des femmes qui ne savent comment attirer l'attention et qui ne répondent qu'avec le seul souci, légitime ou pas, de ne pas effrayer l'autre. Cette attitude me convenait dans sa forme la plus sécurisante. Mais bientôt, elle devint si ennuyeuse que je dû admettre que je préférais la honte d'une soirée, aux mois passés à classer et à ordonner les données d'une croisade qui n'était tous comptes faits, pas la mienne. Je n'avais rien d'une méthodologue rigide et ferme, ni d'une bibliothécaire patiente et logique. J'étais une passionnée, une enflammée, une rêveuse et une femme qui aimait plus que tout la sensualité, le débordement de la passion et l'imaginaire aux frontières de l'innommable. La bonne morale et l'esprit de l'universitaire en herbe volèrent en éclat un soir de printemps dans la douceur du parfum des fleurs d'orangers.

## **Août, un mois d'été 1999**

Arriva le mois d'Août. Ce mois est le plus redouté de tous. Il atteint depuis des années les températures extraordinaires de 52°, 53° et même 54° à l'ombre. Ces températures viennent anéantir tous mouvement

depuis l'aube jusqu'à une autre aube. Août arrive, et avec lui, le ronronnement des ventilateurs ; Et ces pales qui tournoient sans qu'on puisse espérer seulement que le mouvement des morceaux de plastiques nous donneront l'illusion qu'il y a sur cette terre, en cet instant, un lieu digne de notre propension à aimer l'Afrique, pour ce qu'elle nous promet depuis toujours : un havre de paix et de fraîcheur éternelle.

En d'autres termes, Août fut de nouveau le couvercle asphyxiant d'un été de profonde stagnation, un lieu d'isolement, aussi terrifiant que l'enfer de Dante. Je savais que je n'avais pas d'autres perspectives que celles de m'enfuir de cet univers brûlant ou d'accepter de devenir larve en attente d'une métamorphose. J'étais jetée en pâture à mes plus vils démons. Ils me narguaient avec l'insolence d'un César bien assis sur son trône résistant fièrement à son empoisonnement et qui décide qu'il n'en a pas fini de gouverner le monde.

Je n'avais nulle intention de rester là, me liquéfiant ainsi lamentablement. Il me fallait coûte que coûte trouver destination propice à un nouveau départ. Mais voilà, j'étais soudainement aculée à ma propre déchéance. Je n'avais pas le courage de soulever le combiné et de réserver un vol. Encore moins de pouvoir penser à la destination de ce vol. J'étais engluée dans l'apathie des hydrocéphales qui n'arrive pas à soutenir leur propre cerveau.

Je me donnais une semaine pour trouver quelqu'un de charitable, une grande âme qui voudrait bien m'accueillir en ses murs. Je n'en pouvais plus de ma solitude et je me décidais à œuvrer coûte que coûte pour ne pas finir dans un gîte rural, attendant à la ferme d'un couple de vieux ronchons.

Puisque *Meetic* pouvait sélectionner ses membres en ligne d'une même région, je décidais qu'il était temps pour moi de découvrir les Alpes. Une semaine...cela devait être suffisant pour mettre en pratique ces longs mois d'étude à parcourir des nuits et des jours, ce monde virtuel qui n'avait plus de secret pour moi.

Je me sentais forte de ma capacité à séduire par les mots. Il suffirait que je leur conte de belles histoires, quelques mythes primitifs peut-être, et comment les religions s'organisent autour de ces mêmes mythes, lesquels étaient récurrents, mais apparaissaient au fil des millénaires sous des formes différentes. Un peu de culture ne nuit jamais... Certes, cette culture là n'était peut-être pas celle qui passionnait 98% de la population de mon âge, mais placer le mot « herméneutique » dans une conversation, et vous verrez que l'on vous considère tout autrement !

Je commençais donc à rechercher ces hommes qui vivent près des montagnes, possédant le plus haut niveau d'étude : Bac + 5.

Avec mon diplôme des Beaux-Arts, je pouvais m'affilier à cette race particulière de ceux qui aimeraient rester étudiants toute une vie, ou qui subissent ces dites années parce que « tu seras médecin » mon fils !

Le premier gars était graphiste, anciennement directeur de « créa » dans une boîte de pub parisienne. Il avait tout plaqué un beau jour, pour rénover une bâtisse dans un lieu dit, sur le versant d'une vallée surplombant le Lac d'Embrun.

Je lui parlais un après midi entier, de ce pays merveilleux dans lequel je survivais en cette même après midi si merveilleusement chaude ! De mes goûts pour la littérature, l'écriture quotidienne qui de toutes façons

n'était que l'activité la plus raisonnable par ces temps où l'air se solidifie dans vos alvéoles, et de l'art de siester devant son ventilateur si on ne veut pas finir aux urgences après un infarctus. Enfin, nous abordâmes les rites et croyances des sociétés africaines, histoire de finir sur une note plus ethno-graphique... Jeu de mot remportant alors un vif succès ! Ma cause était acquise, il m'invita dans sa demeure dans laquelle il avait aménagé une chambre sous les toits, pour les enfants. Les enfants ? Il avait des enfants. Ce détail m'avait échappé !

J'avais pourtant sondé son annonce. Mais tout à coup je me rendis à l'évidence, que je mettais à laisser surprendre par cette photographie en noir et blanc qui dénotait tout à coup d'un esthétisme rare en ces pages. Son visage avait accaparé mon attention, au détriment de la petite ligne : « avez-vous des enfants ». Trop tard, nous étions à jour J-4 et je ne pouvais pas reculer. Cependant, il était toujours temps de trouver sinon une solution de remplacement, un deuxième concurrent qui pourrait me permettre de couper mon séjour en deux. « Il faut toujours prévoir une sortie de secours » Disait mon grand père gendarme et pompier volontaire.

Jour J-3 : Le défilement des mêmes visages commence à me donner la nausée. Je les connais tous par cœur. Et pas un seul ne m'inspire la plus petite once de sympathie. Je ne sais pas ce qu'ils ont dans la région, mais ils sont tous dénués de charme. Les yeux sont petits et guère expressifs. Ils sont Rabelais, pas un pour rattraper le mètre 69 de l'autre ! Y'en a même un qui arbore son béret avec fierté. Il ne manque plus que la veste en mouton et le bâton de berger... Non, nous sommes en 1999 et il croit qu'il va faire un malheur avec son look à la Justin Bridou ! Certains ne voient pas le temps passé depuis les cimes enneigées...assurément ! Ou

bien j'ai raté le retour en force du mouvement post Larzac, annonçant celui de l'alter mondialisme ! C'est peut-être donc pour cela que nombres d'entre eux possèdent une épaisse moustache rousse à la José Beauvais !!! Sans aucun doute, je suis tombée dans le bastion refuge des combattants assidus du mouvement de libération des terres infestées par les OGM ! Je n'ai rien contre les écolos, nous le sommes tous à notre façon de vivre ici. Mais j'ai toujours eu un peu de mal à pénétrer le monde très fermé des « Assos », comme on dit de nos jours. Je vais rapidement jeter un coup d'œil à la page consacrée aux loisirs : pêche, randonnées, canoë, ski et tir à l'arc... Tout à coup je devine quelque activisme sous-jacent... des pratiques inavouées, car politiquement incorrectes pour la nouvelle génération de femmes que nous sommes. Alors : Alter mondialistes ou fervents partisans du parti chasse et pêche ? Le doute m'étreint... Ne prenons pas de risque surtout.

## Et de Deux

Jour J-2 : Bac + 5, informaticien, pas d'enfant (cette fois-ci je ne me laisserai pas surprendre) d'autant que le fameux « il le garde pour lui » est absent de sa fiche. Donc il n'y a aucune raison pour qu'il n'y ait, ne serait ce qu'une seule ambiguïté. Je n'y connais pas grand-chose en informatique, mais c'est peut-être là l'occasion de me spécialiser. Je suis curieuse de nature, et table sur cette dernière qualité pour trouver quelques sujets de discussions. Son profil est charmant. Enfin, disons plutôt qu'il se dégage de son visage, un caractère trempé, une volonté très

masculine. Il semble porter son regard vers un lointain horizon. Yeux verts, nez aquilin. Un mètre quatre vingt cinq... Quelques kilos en trop... Oui, et bien tout comme moi... Enfin... C'est qu'en réalité, je n'ai jamais pu me résoudre à écrire : beaucoup de kilos en trop ! Il faut rester réaliste et dire la vérité toute la vérité, aurait été une erreur fatale, détruisant mes derniers espoirs. C'est d'ailleurs l'unique point sur lequel j'ai toujours manqué de précisions...

Ce charmant garçon de 36 ans, avait une passion. Il sautait dès qu'il le pouvait dans les airs, harnaché d'un parachute rouge, qu'il ne déployait qu'aux limites de la catastrophe. Le vol libre était pour lui une véritable obsession. Des divers pays, aux paysages lunaires, de ces limites toujours reculées devant le temps et l'inexorable, il en était intarissable...

Je m'accordais à penser que j'avais trouvé là plus bavard que moi. Et je trouvais ces verbiages forts reposants. Pour une fois, je n'avais pas le cerveau en ébullition, me laissant guidée dans l'éther de la haute voltige. Je lui fis part de mon arrivée prochaine en sa région. Il m'invita cordialement à passer quelques jours dans sa maison.

Et de deux, mon carnet d'adresse était bouclé, ma valise aussi. Je prenais un vol Marrakech-Marseille, priant pour que ce dernier arrive à destination sans amerrir en Méditerranée, et que mon graphiste soit au point de rendez-vous.

J'étais souvent partie vers des destinations étrangères et qui me semblaient alors hostiles. Mais c'était bien la première fois que je m'approchais ainsi de la terre d'un « Inconnu », qui de plus m'amènerait dans son « Antre ». Il fallait bien pourtant que je puisse accéder à la deuxième phase, celle toute logique de me confronter au physique de

mon interlocuteur. Mais ce n'est pas vraiment ce dernier point qui m'effrayait le plus. C'était, en fait, ce que cet « Inconnu » allait penser de mon propre physique, que j'avais eu le soin de dissimuler par le truchement habile d'une photographie de mon visage en plan serré. Lequel, de profil, tête remontée, yeux maquillés, long cils effilés et lumière frontale, ne pouvait laisser entrevoir que je n'avais pas quelques kilos en trop, mais une somme considérable de ces derniers qu'il m'était mathématiquement impossible de perdre ... en trois heures !!!

Je regardais mon plateau repas glisser imperceptiblement à chaque secousse de l'avion. Manger et prendre encore un peu plus de graisse, ou alors ne prendre que le risque que mon estomac crie famine une fois installée dans sa voiture ? Cette omission consciente vis-à-vis de mon poids, commençait à peser de plus en plus sur ma conscience. Le mensonge serait-il donc, la seule évidence que je donnerai à voir à cet homme au premier regard ? M'en voudra-t-il alors de l'avoir fait rouler pendant des heures, alors qu'il aurait pu profiter de cette belle journée d'été, là haut dans son refuge ? Qu'avais-je fait, qu'étais-je en train de faire ? Faire demi-tour ? Non, il fallait que j'affronte mes erreurs avec courage et détachement. Oui, et j'avais déjà une explication toute rationnelle : Le problème de thyroïde avait été diagnostiqué. Mais les nouveaux traitements pourraient sans doute me sortir de cette obésité récente, laquelle s'était développée en quelques mois, sans que je ne puisse la refreiner. Oui ! Cela serait parfait. Certes j'utilisais encore le levier de la victime. Mais je crains que cela ne fut la méthode la plus courue chez la gente féminine, dans l'urgence d'une telle situation. J'avais pris soin de me vêtir d'une jupe noire, cela amincirait ma silhouette. Martine avait eu la patience de me conseiller vivement sur ma tenue. Je n'avais pas porté de jupe depuis ... dix ans au moins ! Mais elle

avait insister lourdement. Je n'aimais pas non plus le contact de mes cuisses se frottant l'une contre l'autre dans une sensation pénible d'avoir la peau collée par la sueur qui perlait en ce lieu habituellement séparé par le tissu d'un bon vieux pantalon de chantier. Mon intimité semblait ne plus être à l'abri des courants d'air. Une sensation nouvelle d'une nudité à peine voilée, qui vint s'ajouter à la difficulté évidente que j'avais d'avancer dans cette longue bande de tissu qui me fit penser tout à coup à une nouvelle forme de camisole. De quoi pouvais-je bien avoir l'air, empêtrée dans la démarche à petits pas d'une geisha, obèse, tanguant légèrement, sous la pression de son point G devenu instable, par la force des choses. Pour couronner le tout, je n'avais pas trouvé mieux que de prendre un de ces grands sacs en toile rayée, qui étaient au fil du temps devenu Le Sac, symbolisant celui de tous les émigrés marocains.

En définitive, tout donnait à penser que la pauvre femme qui se traînait dans le couloir avec son surplus de bagages, arrivait tout droit de son pays natal, et devait avoir en plus de son appréhension en ces lieux inconnus, une bouffée de chaleur certainement due à sa ménopause précoce et qui de plus, ne semblait rien voir derrière les gouttelettes qui ruisselaient de son front vers ses yeux ahuris, puisqu'elle venait de se cogner dans le vitrage de la salle des arrivées.

Je suis certaine qu'à ce moment précis, notre graphiste dont le cerveau refuse catégoriquement cette image désastreuse, pense tout naturellement que je vais bientôt apparaître éblouissante, dans l'encadrement de la sortie. Mes paquets ramassés, le mouchoir essoré et mon nez remis en place, dans un ultime sursaut de fierté, je relève le menton (afin que le double puisse paraître moins goitre) et tire ce qui me reste d'épaules en un mouvement gracieux, m'avançant alors telle une danseuse du Bolchoï, vers le regard en attente de mon futur ... hôte. A ce

moment précis, je sais déjà qu'il me faudra me faire petite souris et tenter de ne pas le contrarier si je veux passer quelques jours dans sa vallée.

## Les Embruns

— Bon voilà nous y voici... C'est ma maison. Je vais te présenter les enfants, c'est ma semaine, leur mère ne viendra les chercher que dimanche soir. Voici Léa, et Léopold.

Léa, la grosse goutte dégoulinant du nez et le visage chiffonné par les derniers pleurs de rage contre son frère, me toisa du haut de ces deux ans et demi et fila dans les jupons de la voisine en imitant avec talent la sirène des pompiers de mon village d'enfance.

Léopold, lui, venait de dégainer son sabre en bois et m'observait l'œil torve, attendant un signe belliqueux de ma part. Je tentais de lui offrir un sourire que j'aurais aimé maternel et plein de tendresse, quand il invectiva son père :

— C'est qui elle ?

— C'est l'amie dont je t'ai parlé, tu sais la dame qui vient du Maroc. Elle vient passer trois jours chez nous.

Voilà, nous y étions, tout était dit. La dame allait donc partir dans trois jours. Et la dame monta les marches du perron traînant déjà avec beaucoup moins d'entrain son sac en toile rayé, dans laquelle les bouteilles d'huile d'olive du cru, les épices, les dessous de plat en osier,

les corbeilles à fruits tressées et les verres à thé peint à la main se demandaient eux aussi ce qu'ils venaient faire sur une table Alpinoise. (Joli qualificatif qu'il serait bon d'oser employer plus souvent, afin qu'il soit accepté un jour dans le grand Littré). Je me recomposais un visage, un sourire léger comme la brise entre les sapins qui nous entouraient de leurs ombres inquiétantes et décidais de poser les petits cadeaux que j'avais ramenés de ma lointaine contrée.

— Fallait pas... c'est trop !

Il s'apprêtait à défaire mes paquets, quand Léa et Léo, ou Léo et Léa, c'est au choix du lecteur, se précipitèrent dans la cuisine, hurlant que l'un ou l'autre, ou l'autre plutôt que l'un avait commencé à taper sur son voisin... La discussion s'envenimait rapidement. Le père, harassé par les heures de route, la circulation difficile de ce mois d'Août dans une région qui s'asphyxait aux gaz des bouchons perpétuels en cette saison ; et la déception certaine de ce qu'il ramenait après un si long périple, hurla aux deux autres de se taire manu militari ! Et, effectivement, devant le grondement hystérique qui venait de secouer la bâtisse centenaire, les deux morveux se turent.. Une mouche voleta, laissant le léger vrombissement parcourir l'écho furtif de sa merveilleuse présence. Puis Ils éclatèrent tous deux en un long sanglot plaintif qui monta crescendo, jusqu'aux notes les plus aigues d'une symphonie de Pergolèse.

— J'ai gagné ma journée moi ! Les enfants je suis désolé, mais papa est fatigué. Alors faut pas pleurer, regardez ce que la dame nous a apporté. Oh, la jolie corbeille....

Les gamins regardèrent la corbeille en osier avec autant de mépris que celui qu'ils ne cesseraient de me gratifier tout au long de la journée.

Il me fit monter au premier étage et m'indiquait l'échelle de meunier qu'il me fallait gravir pour accéder à une trappe en bois. Là haut, était ma chambre. Je le remerciais et prétextais un besoin naturel après un voyage de plusieurs heures en avion pour reprendre mes esprits dans cette salle de bain qui semblait s'ouvrir à moi comme le plus certain et rassurant refuge après l'ouragan qui venait de secouer les derniers nerfs qui, je le sentais, viendraient à lâcher dans les secondes à suivre. Il tournait les talons, laissant ma volumineuse valise sur le pallier. Je jugeais rapidement la situation. L'échelle de meunier était raide et ne disposait pas de main courante. La trappe d'accès aux combles devait pouvoir être suffisamment large pour que je m'y faufile de profil. Mais comment pourrais-je y accéder avec une valise faisant le tiers de mon poids ? Enfin, un peu moins du tiers, vous vous en doutez !

Je devais soulever cette chose monstrueuse qui était mon propre corps, gravir ce qui tenait plus du barreau de chaise que de la marche, un raidillon à peine stabilisé tout en soulevant à deux bras, une valise qui devait faire le tiers de ma hauteur. Enfin, un peu plus, il y va de soi.

Je décidais de me cloîtrer suffisamment longtemps dans la salle de bain pour ensuite redescendre espérant que le temps allait œuvrer vers une accalmie et oser demander à mon hôte de m'aider à passer mon cauchemar de 25kgs, en plus du miens propre, par cette maudite trappe en pin brut, qui, j'en étais certaine m'accueillerai par quelques échardes dans la peau si délicate qui fut toujours la mienne.

Je me frottais encore le dos de la main droite qui avait malencontreusement rencontré un clou vicieux, quand je découvrais la chambre des fées. C'est ainsi que ce lieu divin était surnommé par les gnomes gesticulants qui hantaient les lieux. Tout était dédié ici au royaume de l'imaginaire. Des papillons de soie flottaient, gracieux entre les vieilles poutres qui soutenaient depuis toujours le poids des hivers rigoureux. Les guirlandes de petites fleurs lumineuses éclairaient les tissus chatoyants des coussins qui ornaient un lit de princesse délicatement ciselé. De fines étoiles parcouraient les murs, scintillantes et espiègles. Les voilages flottaient délicatement devant la grande baie vitrée qui m'appelait alors à découvrir le paysage de cette vallée. J'entendais l'écho du torrent et les pierres chuchoter avec le murmure du vent. Je découvrais bientôt avec le ravissement d'une enfant de 12 ans, le trésor de la chambrée. Il y avait là une somme inépuisable de bandes dessinées de science fiction et de fantastique. Je m'y plongeais une partie de cette après midi, oubliant au fil des pages les heures passées, et celles à venir.

Vers 18h30, un ordre impérieux vient me sortir de ma rêverie :

— A table c'est prêt !

A la montre que je n'avais pas encore eu le temps de remettre à l'heure française il n'était que 16H30, ainsi qu'au soleil d'ailleurs.

Les lutins n'avaient pas pris leur douche du soir. Ils étaient crottés comme les tous enfants qui ont passés l'après midi à singer leurs aînés rampants arme au poing, dans les recoins les plus boueux, pendant que les fillettes concoctent généralement les élixirs pathétiques d'une sorcière psychopathe dont les ingrédients nécessitaient les consistances les plus gluantes. J'avais, attablés devant moi, un futur légionnaire qui pour le

moment subissait les remontrances sévères de son commandant en chef, lequel tentait de faire ingurgiter un peu de purée mousseline à une enfant hirsute, capable de garder sa nourriture en bouche 45 secondes, avant de la recracher sous formes de bulles pâteuses, dès que le commandant avait tourné les talons. Acte de bravoure qui n'avait d'autre sens que celui de prouver à son frère aîné que si petite soit elle, elle avait le courage d'emmerder le vieux con, à la grande délectation du Léopold, qui en trépignait de joie, pendant qu'il caftait à son père :

— Regarde Papa, Léa, elle veut pas manger !!!

Sourire sadique affiché sur sa bouche, ce dernier croisa mon regard, sans doute assez perplexe devant cette drôle de nichée d'oisillons en prise avec celui qui tentait d'élever une semaine sur deux ces deux monstres. Il fallait bien que je l'avoue, cet enfant m'étonnait par ces propensions à la lâcheté et la délation. Quant à sa petite sœur, elle serait certainement moins facile à corrompre que son frère, mais un suivi par un bon psychiatre devrait la sortir de l'emprise de ce dernier. Je finis par mettre mon nez dans mon assiette, où ma part de jambon purée virait au vert.

— J'espère que tu aimes ça, je n'ai pas eu le temps de nous faire autre chose.

— C'est parfait, j'adore, cela me rappelle la cantine de l'école primaire !

Au point où j'en étais, je me dis que la sincérité ne mangeait pas de pain et que pour trois jours, ma foi, j'allais me détendre et être moi ! Aussi j'annonçais triomphante que j'allais leur préparer à tous un plat typiquement marocain demain soir ! Les morveux gardèrent leurs attitudes respectives, Léa, les doigts dans sa purée, et Léo... les doigts dans le nez. Quant au commandant, il leva un sourcil, posa un œil sur moi et esquissa un sourire.

— Super, mais je ne sais pas si les enfants aimerons. Les trucs épicés, ce n'est pas vraiment conseillé...

Oui, les enfants, comment pouvais-je oublier leurs existences ?

— Et si nous les faisons dîner différemment. Tu me parlais de tes voisins tout à l'heure, nous pourrions les invités, non ? Parce que tu sais un tagine de « kefta », il faut au moins le cuisiner pour quatre. Qu'en penses-tu, je leur préparerai des petits steaks hachés avec des pâtes au beurre, et ensuite, nous dînerons un peu plus tard... Si tu veux bien me prêter ta voiture demain, j'irai faire les courses et ramènerai le nécessaire. Je compte vous cuisiner quelques salades marocaines en entrée, tu goûteras notre huile d'olive, je suis certaine que tu vas adorer !

J'avais remporté non pas la bataille, mais la confiance du commandant, qui se levait bientôt pour ordonner à ses ouailles « de monter sans rechigner, immédiatement dans la salle de bain et de suite, je vous le dis ! »

Je desservais les reliefs d'un repas qui se terminaient par les échos des plaintes perpétuelles d'un Léo refusant de se déshabiller, refusant de se laver, refusant de se brosser les dents et de refus en refus en récolta certainement une derrière l'oreille. Léa n'était guère en de meilleures dispositions, quant au commandant, j'admis qu'il faisait preuve d'une patience paternelle pour laquelle j'étais prête à lui décerner la médaille du mérite.

Après une heure trente d'une éprouvante relation de force, le commandant descendit les escaliers, fourbu de sa journée, mais heureux

qu'un cessez le feu soit enfin signer. Il m'invita devant la cheminée à consommer un petit digestif. J'en avais grand besoin, car j'étais alors plongée dans le plus grand doute quant à ma future possible maternité...Cinq minutes supplémentaires m'auraient suffis ce jour là, pour décider de me faire opérer définitivement.

## **Au coin de la cheminée**

- Et bien je t'admire, pas évident d'élever deux enfants, tout seul...
- Pourquoi tu dis cela ?
- Juste comme cela, c'est qu'ils ne sont pas faciles à cet âge là.
- Mes gosses c'est tout pour moi. Ils sont justes fatigués en fin de journée. Ce n'est pas simple d'avoir la vie qu'ils mènent.
- Oui, absolument, c'est ce que je voulais dire. Leur maman arrive dimanche c'est cela.
- Oui, et comme tous les dimanches, on va encore se prendre le chou. Il faut toujours qu'elle m'en sorte une, sur ma façon de les éduquer. Non mais, parce que de son côté tout est parfait bien sûr. Elle les gave de hamburgers, de coca, de bonbons chimiques et de toutes les conneries qu'ils veulent acheter et qu'elle leurs cède.
- Bah, en fait les gosses n'aiment que les cochonneries, tu te rappelles on n'était pas vraiment différents à leur âge.
- Heureusement que j'ai eu des parents qui m'ont fait comprendre que tous ces trucs sont chimiques ! Et je ne veux pas qu'ils s'américanisent à outrance et deviennent obèses. Moi, j'en voudrais à mes parents à ta place !!!
- Heu... Je n'étais pas aussi forte avant, cela n'a rien à voir...

— En plus je ne te dis pas, elle leur a collé une télé à chacun dans leur chambre. Ils se lèvent avec la TV, mangent devant la TV et se couchent mort de fatigue avec la TV qui les berce, génial !!

— Vraiment ? ah oui, cela est peut-être un peu de trop...Elle fait quoi leur maman ?

— Elle bosse dans un centre de rééducation. Ce n'est pas un métier très facile, c'est clair, mais bon quand même. Non, moi, tout ça me défrise, alors quand ils sont ici, j'essaie de leur donner des valeurs plus vraies. Les petits pois carottes, le pain complet et les yaourts bio... parce que les gosses au fond, ils ont besoin de limites et de bouffer des trucs sains !

— Vous êtes séparé depuis longtemps toi et leur maman ?

— Cela fait un an. Quand elle a attendu Léa, on a découvert qu'elle avait une tumeur cancéreuse dans l'utérus. C'était terrible. On la lui a retiré, mais pendant quelques semaines elle s'est demandé si elle garderait la petite ou pas. On lui avait assuré que tout pouvait se passer normalement. Et qu'elle n'aurait pas besoin de chimio. Alors j'ai insisté pour qu'elle garde la petite. Mais je crois qu'un truc a dû se casser à ce moment là. Léa est née, elle était splendide. Mais sa mère ne se remettait pas de l'accouchement. Elle paniquait, refaisait des examens tous les trois mois. Au bout de six mois, elle m'a dit qu'elle ne supportait pas d'imaginer que je la retouche une nouvelle fois. Et Quand nous avons fêté le premier anniversaire de Léa, elle a décidé qu'il fallait qu'on se quitte. C'était aussi bien comme cela, l'ambiance était devenue insupportable ici.

— Et maintenant ?

— Elle s'est retrouvé un copain, il à 49 ans je crois. Il est en chimio, cancer du poumon.

— Oh, je suis désolée pour lui.

— Pas moi, je m'en fous complètement.

## Matinée

Mission 1 : ouvrir les yeux...

Mission 2 : s'étirer et finir la BD sur laquelle je me suis endormie.

Mission 3 : douche ou café, café ou douche ?

Mission 4 : faire la liste des courses.

Mission 5 : Faire les courses.

Mission 6 : Prévoir les diverses missions de l'après midi.

L'air frais soulevait avec une grâce infinie les voilages de la chambre des fées. La moustiquaire me donnait l'impression d'avoir veillé sur mon sommeil, pendant que raisonnaient encore les clochettes de mon dernier rêve. Ah... qu'elle belle matinée ! Je prêtais enfin une oreille attentive aux bruits de la maisonnée. Apparemment, tous dormaient, en bienheureux. J'ouvrais la trappe délicatement, et décidais de descendre l'échelle apprivoisée la veille. Mon poids faisant tanguer le dispositif, ce dernier commençait à couiner un peu plus fort à chaque marche empruntée. J'allais les réveiller tous si je continuais ainsi, mais je n'avais pas vraiment le choix, puisque je me trouvais désormais à mi chemin. Remonter ou continuer aurait le même résultat sonore. Tant pis, les dés en étaient jetés !

Léa esquissa un timide : « papaah... ».

J'étais clouée au sol du pallier. N'osais plus bouger. Mon sang glacé, le front perlé d'une sueur qui pourrait se muer en un ruissellement d'oued incontrôlé, après un de ces orages en montagnes. Aux aguets, je tendis

non plus une oreille, mais bien tous mes sens vers la porte de la chambre des enfants. « PapaaaaAAH !!! » Je n'avais qu'une seule et unique chose à faire : ouvrir cette porte, et faire taire l'enfant avant qu'elle ne réveilla les hommes du lieu. J'avais une main moite vers la poignée, tournait lentement cette dernière, qui comme tout ce que je touchais dans cette maison, se mit à grincer. Et forçais mon corps devenu tout à coup las et sans force, pour m'avancer à tâtons vers le lit de la princesse.

— Léa, mon ange, c'est moi...

— Il est où Papaaah ?

— Papa dort mon cœur, vient Chérie, nous allons descendre prendre notre petit déjeuner.

Léa s'agrippa à mon cou, et je sentis son petit corps encore tout chaud contre ma nuque, ainsi que son haleine endormie. Un sentiment de tendresse maternel surgit naturellement, me surprenant par sa simplicité évidente. J'aimais les enfants...

Deux jours plus tard, la glace s'était rompue entre le commandant et moi. Nous parlions plus facilement l'un et l'autre de nos passions respectives. Lui des artistes qu'ils compteraient bientôt inviter en résidence dans la deuxième partie de la maison qu'il finissait d'aménager à cet effet ; Moi, de mon premier manuscrit, qu'il avait lu en une petite nuit, et qu'il me commentait avec fougue. Il m'accompagna à la gare et me rassura tout à coup :

— Bon dis moi, si cela ne se passe pas bien chez l'informaticien, tu reviens ici. Tu sais qu'il n'y a pas de problème et que je viendrai te chercher à la gare. Bon, allez bon voyage. Tu m'appelles pour me dire, hein... Et puis, tu sais qu'il faut le terminer ce bouquin, alors t'endors pas et écris nous la suite, ok ?

## Le baptême de l'air

Rappel des faits : Yeux verts, nez aquilin. Un mètre quatre vingt cinq...  
Quelques kilos en trop...

Le mètre quatre vingt cinq qui souriait sur le quai devait peser au bas mot cent trente kilos... Finalement, homme ou femme, nous avons tous honte de notre embonpoint que nous cachions comme nous le pouvions par le truchement de cette phrase subtile que les créateurs de ce site de rencontre avaient eu la brillante idée de trouver, je tiens à les en remercier.

L'informaticien avait une mine joviale. Il était de très bonne humeur en cette après midi où la ville de Grenoble s'était vidée de ses habitants et où il faisait bon circuler.

— Nous avons un peu de route à faire, je te propose un baptême de l'air ! Qu'en dis-tu ?

Je...je n'en disais rien. Tout cela était si soudain... c'est alors que je me souvins d'une phrase de ma grand-mère qui me rappelait qu'il ne faut pas contrarier un homme, surtout au premier rendez vous. Je souriais béatement en laissant échapper finalement un « super idée !!! » pendant que nous prenions la bretelle de l'autoroute qui nous mènerait vers l'aire de décollage du parapente qu'il comptait me faire endosser. Pour comprendre le parapente, d'après sa théorie, le moins compliqué encore, était ce parachute frisotté qui se déployait devant moi.

— Alors bon, tu vas voler avec Christophe, c'est un bon moniteur, tu vas voir. Je t'attends en bas avec la voiture. Bon vol ma grande !!!

Et j'allais bientôt découvrir une des plus inoubliables expériences extrêmes que me ferait vivre mes meestiques rencontres.

Christophe n'était pas plus épais qu'une feuille de papier à rouler les cigarettes. Il se concentrait à la fois sur mon équipement, fait de multiples sangles qu'il serrait puis réajustait, pendant qu'il contrôlait les siennes et jetait un coup d'œil de professionnel anxieux aux autres élèves, préparant ainsi le décollage qui devait bientôt se passer dans le plus grand désordre.

— Mais non, pas comme ça, recules toi bon sang, t'as pas vu que t'as pas assez de distance devant toi, là. Putain, mais merdre, qu'est ce qu'on a dit, les bras parallèles, parallèles !!! criait-il juste derrière mon oreille à un de ces autres élèves.

Les voiles frisottés se tordaient dans tous les sens, pliant parfois sous une rafale. D'autres devaient s'arrêter à quelques centimètres du rebord de cette falaise plongeant vers la campagne très urbanisée des abords de Genève, n'ayant pu réussi à courir assez vite. Le Salève m'était tout de suite apparu hostile et inhospitalier. J'avais le sentiment d'avoir oublié de me présenter à cette masse rocheuse, qui me le ferait payer d'une manière ou d'une autre. Plus je prenais le temps d'observer la scène et plus celle-ci se présentait comme une plate forme trop petite pour les élans qu'il fallait prendre afin de gonfler ces drôles de toiles multicolores.

— Bon alors, quand je te le dis tu coures ! Tu coures ! ok, c'est pas compliqué, t'as bien compris ? Pour le reste je m'occupe de tout, pigé ?

Je n'étais pas débile... J'avais bien compris qu'il fallait courir, mais comment coure-t-on avec un sac à dos humain accroché à soi, quand entraîné son propre poids relève déjà d'une prouesse physique dangereuse pour son organisme ?

Ne pouvait-pas approfondir l'aire de départ, la reculer ne serait ce que de quelques mètres ? Me laisser suffisamment de distance pour prendre mon élan, reprendre mon souffle ? J'étais tétanisée, horrifiée, paralysée et tremblotante de la tête au pied, quand j'entendis le moniteur m'exploser les tympans par un long signal très martial de départ : « allez... On coureeeee !!! »

Je courais, trop lentement, beaucoup trop lentement à mon goût. La paroi se rapprochait aussi beaucoup trop vite, et quand le vide devient un gouffre sans fond, vous savez celui de mon enfance, je cru que j'allais tombée comme une pierre au fond d'un puits et entendre bientôt le bruit mat d'un corps s'écrasant sur les roches. Travelling arrière, fondu enchaîné... Le sang s'écoule sur le rocher qui recueille mes dernières pensées. Voix off.

— Bon, surtout, tu ne bouges pas, et tu me laisses faire. Je contrôle la situation. Ok, pigé ?

J'ouvrais grands les yeux, regardais avec étonnement mon corps flotté, et commençais à comprendre que j'étais toujours accroché à ce cerf volant, qui claquait brutalement quand nous changions de direction. J'apprenais

pourtant à ressentir la liberté merveilleuse de Jonathan parcourant les courants ascendants au dessus de l’océan, quand le pilote de notre embarcation commença à hurler dans son talki walki.

— Putain les mecs pas si haut, bordel, vous savez bien que le couloir aérien débute ici.

Il z’yeuttait un peu partout autour de nous. Je l’entendais postillonner au creux de mon oreille, et sentais aussi qu’il maniait les commandes avec de plus en plus de brutalité, tandis que son humeur devenait celle d’un capitaine qui perd dans la bataille ses tirailleurs, un à un. De sursaut en sursaut, je compris bientôt que mon estomac suivait les mêmes dépressions que notre propre équipage. Je fouillais de mémoire désespérément les poches de mon harnachement en quête d’un petit sac en papier qui me serrait utile au moment où mon sphincter ne pourrait plus se contracter.

— Ok, bon vu ton poids et ma cheville qui ne s’est pas encore remise, on atterrit sur le fessier. Alors c’est simple, je t’explique, tu vas allonger les jambes devant toi, et on se pose en douceur. Tu bouges pas, et tout va bien se passer.

Je m’en serai bien passé moi de me poser sur le fessier. J’avais envie de lui crier que cette position était sans doute la plus humiliante qu’on m’ait ordonnée d’avoir dans ma vie ! Non seulement j’imagine le pire mais je me vois déjà me relever les fesses disloquées, quand l’horizon se métamorphose tout à coup en une prairie à vaches. Car l’avez-vous déjà compris, mon pantalon beige, tout de neuf apprêté, n’avait pas envisagé de se retrouver un jour, labourant la verte prairie qui se dessinait dans

mon champ de vision. La ligne d'horizon se métamorphosa ce jour là plus rapidement en un tapis mousseux jonché de toiles éparses que les plus vertigineuses prises de vue d'un avion en perdition. Mon internaute scrutait cette arrivée avec beaucoup de concentration.

- Alors tes impressions ?
- Ca remue un peu la première fois...

J'étais blanchâtre, de ce blanc un peu verdâtre qui vire ensuite au rouge comme pour mieux se rappeler alors à sa couleur complémentaire. J'étais remuée, saisi par la honte, le déshonneur et mon impuissance à reprendre une contenance féminine à la Greta Garbo. J'avançais péniblement entre les crevasses et les mottes de terre qui surgissaient parfois, piquetées de ces petits champignons blancs hallucinogènes, récoltés à mon adolescence dans les prés salés de la région bretonne. Une bonne infusion, voilà ce que j'avais envie de prendre avant d'aller me coucher !

## **L'antre de l'ours**

La lourde voiture s'arrêta devant une petite maison en pierres, adossée à une vieille grange. Il me fit faire le tour du propriétaire. Dans la salle à manger trônait une table en bois massif qui devait avec ses six chaises occuper plus de quatre vingt pourcent de l'espace. Les autres vingt pourcent était jonché de cartons à demi ouverts, desquels s'échappait un long chapelet de fils informatiques divers, tous affublés de terminaisons

étranges et antiques, embouts de plastiques aux formes archaïques et présumant d'une utilisation lointaine. En réalité, tout l'univers de cet homme était parsemé de ces cadavres électroniques qui avaient été ses compagnons d'une vingtaine d'années consacrées à la découverte puis à la maîtrise d'une prolongation de l'esprit humain et de sa future possible perte. Entre les carcasses poussiéreuses et éventrées des machines de l'âge des tous premiers commencements, aux derniers écrans plats, le plus grand qui se déployait en cet instant devant moi étant celui de son home cinéma.

— C'est ma deuxième passion. Alors là, je viens d'en terminer l'installation. J'ai planché dessus deux mois. Parce qu'il faut calculer la position et l'angle de chaque enceinte. J'ai lu tout ce qui était disponible sur le sujet, et je t'avouerai qu'il a fallu que je calcule tout cela en fonction du volume, mais aussi de la pénétration des sons dans les matériaux des murs, ainsi que la réverbération de ceux qui comme la vitre ont un coefficient différent. Bon « Star Wars ... tu aimes ? Parce que tu vas voir, avec la version remasterisée, ça donne !

Il s'assit dans le confortable canapé de cette pièce capharnaüm et envoya le film. Je dû admettre qu'une salle de cinéma ne m'avait encore jamais procuré plus grande joie auditive.

Je dormais ce soir là dans un canapé lit qu'une tante lui avait offert alors qu'elle se débarrassait de ce dernier après un nouveau déménagement. Le matelas datait des premières épaves informatiques qui jonchaient ici aussi, le sol de la minuscule pièce du rez-de-chaussée faisant office de chambre d'amis. Une grande bibliothèque qui devait elle aussi provenir de l'ancien habitat de cette donatrice généreuse avait trouvé un pan de

mur dimensionné à sa taille. Quelques ouvrages sans intérêt y traînaient, du Quid, aux romans de plage que la dite tante avait certainement refourgués en même temps. Je m'endormis, ce soir là, en feuilletant un Rider Digest traitant des divers sarcomes et de leur traitement en cette année d'édition 1974.

Fifi se réveilla grognon. Une fuite d'eau à la douchette de la baignoire le contrariait.

- La douchette fuyait se matin quand tu as pris ta douche ?
- Je ne m'en souviens pas pourquoi ?
- Comme ça... Fais chier putain !

Fifi sorti ses clefs, des joints et une colle un peu bizarre d'une caisse à outil qu'il avait un peu de mal à faire passer entre les chaises de la cuisine et l'évier pour accéder à la douche. Tout cela l'énerva encore un peu plus. J'avais fait la vaisselle du petit déjeuner et m'éclipsais le temps qu'il passe ses nerfs sur la douchette, à défaut de le faire sur moi, ce qui n'allait pas tardé. Me croyait-il coupable de cet incident domestique ? Il était évident que je n'avais guère de chance en ce moment. Si je comptais les désagréments que j'avais occasionnés ces derniers jours, il semblait évident qu'une poisse persistante me suivait à la trace. Un escalier m'en voulait, une poignée porte de salle de bain s'était démonter sous mes yeux, un abat-jour avait brûlé mystérieusement alors que je passais devant...Et voilà qu'une douchette avait décidé, certainement volontairement, de gicler allégrement sur les murs en placoplâtre de la petite salle de bain encore en travaux.

J'entendis une heure plus tard le Fifi maigréer et jurer, quand il sorti tout à coup dégoulinant de sueur et de la dernière vague rebelle qui l'avait copieusement rincé.

— Bon avec tout ça je n'ai pas fait la moitié de ce que je devais faire ce matin. Je dois bosser moi. A toute à l'heure, je remonte dans mon bureau.

— Je prépare le déjeuner, si tu veux ...

— Je ne sais pas ce qu'il y a dans le frigo, tu fais comme tu veux, je n'ai pas faim.

La journée se passa en lecture diverses, en pose cigarettes sur le perron, en l'observation des roses crémières qui escaladaient le mur de la façade et à compter les passants qui se promenaient dans ce petit village reculé de quarante huit habitants. Il me semblait qu'il fallait que je me fasse pardonner. De quoi, en réalité je n'en étais pas sûre, mais certainement de ma présence qui perturbait les habitudes de cet ours mal léché qui continuait à jurer périodiquement sur son imprimante grippée et son écran qui venait de scintiller dans un dernier éclat avant de s'éteindre pour l'éternité. Je l'invitais donc à nous emmener dîner dans un restaurant de son choix, dans la ville la plus proche.

— Cela restera un bon souvenir le vol d'hier, vraiment je tenais à te remercier de cette belle idée que tu as eut là.

— Tant mieux, je suis content que cela t'ait plu ; Je dois partir faire un vol demain, et après demain. Si tu ne veux pas rester seule à la maison, ce serait peut-être mieux si je te conduisais à la gare.

— Oui, sans doute.

J'appelais le commandant, et lui annonçais un peu gênée, que j'arriverai vers onze heures, le lendemain matin. Il me dit qu'il avait encore

quelques points de détails à me faire partager sur mon écrit, et qu'il comptait bien que je mette ces prochains jours à profit pour en terminer les dernières pages.

## **Le retour**

Mes deux semaines en France s'étaient achevées, je rentrais chez moi avec les premières fraîcheurs d'un mois de septembre que je voulais plein d'espoir de trouver un futur prétendant. Je ne pensais pas vraiment que ces deux rencontres fussent un véritable échec. Le Commandant m'avait promis très amicalement, qu'il viendrait un jour me visiter et j'écrivais à Fifi que bien que rapide fut notre rencontre, je l'en remerciais encore.

Fifi que le recul et peut-être ses derniers vols avaient adouci, me confia qu'il se sentait un peu gêné de la façon dont il m'avait éconduite si soudainement. Je lui répondais que cela n'avait pas d'importance, que je comprenais qu'un homme de son âge, habitué à vivre seul depuis toujours, pouvait ne pas supporter une intrusion féminine dans son antre. Il m'avoua alors qu'il était surtout extrêmement gêné, d'autant qu'il était vierge.

Vierge ? Vierge comment ? De ce genre d'intrusion ? Non !!! Il était en train de me faire comprendre que la seule façon de s'envoyer en l'air était ses sauts dans le grand vide qu'il affectionnait tant ! Ce garçon n'avait jamais pu s'introduire dans le corps d'une femme ! J'étais stupéfaite ! A l'aube du deuxième millénaire, comment un garçon de trente six ans en

était arrivé là, ou du moins comment n'avait il pas pu en arriver ailleurs !

Chef d'entreprise à dix huit ans, le petit génie de l'informatique se consacra à sa première passion et ne vit guère les années passées. Voilà, comment ce gros nounours était devenu un adolescent mal dégrossit. Il me fallait venir au secours de ce pauvre garçon et j'entrepris de lui donner quelque éclairage sur les désirs primaires de la gente féminine. Mais si je pouvais lui expliquer comment s'en aller séduire la belle, il fallait que j'arrive plus subtilement à lui faire dépasser sa première appréhension.

Pour cela, un traitement de choc devenait urgent. Il devait dans les plus brefs délais reprendre confiance en lui et surmonter ses peurs. Le naturel ferait le reste.

Camille, de toutes celles avec qui il correspondait depuis quelques mois était la personne qui l'attirait le plus. Fifi m'en parlait comme d'une amie à qui l'on pourrait ouvrir son âme toute grande. Ce garçon sous ses airs bourrus avait de la sensibilité à revendre. J'avais conçu un petit plan d'action qui devait lui permettre de faire le premier pas. La remise en confiance avait été un succès, mais je devais l'amener vers une plus grande conscience de lui-même et une meilleure acuité de son environnement. Ecouter le monde, s'écouter soi même pour enfin, mieux écouter l'autre. Je lui demandais alors de faire les petits exercices simples du toucher quotidien des objets qui peuplent notre intimité. Effleurer un verre, s'attarder sur la paroi froide et lisse de son pourtour. Poser ses mains sur la nappe de la table de la cuisine, sentir la température se réchauffer lentement au robinet de la cuisine avant de faire la vaisselle.

Plongée ses sens dans le vent frais du petit matin, laisser glisser son regard sur les roses trémières. Ecouter l'escalier en bois grincer sous ses pas, sentir l'odeur de la poussière des cartons et celle de la moisissure du placard sous la vasque de la petite salle de bain. Il devait apprendre à reconnaître par ses couleurs, son toucher et ses effluves chaque recoin de sa maison, chaque moment de vie de son village.

Fifi m'appela un jour, alors que tout son être vibrait d'une nouvelle excitation :

— C'est incroyable !!!

— Quoi donc ?

— Tout est incroyablement beau autour de moi ! Je sens l'air pénétrer dans les interstices de mon pull, j'entends les cloches carillonner de tous les villages environnants, se répondant en écho... Je me surprends à toucher chaque poignée de porte comme si je serrai la main à autant de personnes différentes... Ouahooo !!! Vraiment, c'est fou ! J'ai l'impression de vivre mille moments, milles histoires...

— C'est le pouvoir du ressenti et de l'imaginaire... C'est bien, je suis ravie que tu le découvres enfin!

— Ah oui, et puis il faut que je te dise, je rencontre Camille ce week-end. Alors, j'ai été faire quelques courses. Des petits présents pour elle, et je me suis aussi acheter des sous vêtements décents, un pantalon et une belle chemise, du parfum et je suis allé chez le coiffeur.

— Oh, oh, mais tu vas être beau dis moi !

— Je veux oui, cette fois, je suis décidé à ne pas partir de chez elle sans... enfin tu me comprends !

Fifi aima Camille pendant deux semaines. Ces deux là s'étaient trouvés et ne se quitteraient plus. Deux mois plus tard il vendait sa maisonnette,

et rachetait une bâtisse plus grande pour que lui et son amour puisse y vivre heureux le plus vite possible. Ils devinrent tous deux des amis chers à mon cœur, pour qui j'ai la plus grande affection.

## La pantoufle de vair

Il était blond, jeune et ténébreux dans le reflet du miroir de son salon. Il écrivait chaque jour qu'il commençait à ne plus pouvoir se passer de mes mots. « *Ils sont comme un effleurement, une douce caresse, un moment que je ne redoute plus...* »

Avais-je donc un tel pouvoir entre mes doigts boudinés en cette fin d'été et ces chevilles enflées par la rétention d'eau qui ne dégonflaient toujours pas. Je m'auscultais minutieusement dans l'écran : De beaux yeux, un nez aquilin, une bouche normale, un menton...prognate ! Des cheveux d'ange, qui se rebiffent aux premiers courants d'air. J'ai l'air d'une sorcière, et certainement pas de cet être sibyllin, qu'il semble vouloir fantasmer ! Mais quand un homme vous tient par sa prose légère et confiante, confidente et si peu amère, comment vouloir détruire son rêve ?

« *... Et résonne le souffle de ta pensée en moi... parcoures-tu mon âme si souvent qu'il m'est désormais possible de la faire tienne ?* »

Je relis ce passage des milliers de fois. Je n'ai que cela à faire ce matin encore. Serais-je moi aussi pénétrée par son souffle ? N'y a-t-il donc rien qui pourrait m'empêcher de ne pas espérer, une fois de plus ? Le non espoir d'André Conte Sponville, peut-être ? Mais voilà, je finis par me dire qu'il ne faut pas se laisser aller au scepticisme d'un philosophe pour qui j'ai le plus grand respect, mais qui en cet instant de pureté, pourrait

bien étouffer dans l'œuf, un sentiment amoureux familial qui engourdit ma soif, en réveillant celle d'un corps aux abois. S'il ne peut se passer de moi, alors bondira-t-il sur son téléphone. Je lui envoie le numéro de mon fixe. Par expérience, j'ai découvert que certains calculent immédiatement combien va leur coûter une communication au Maroc et leur velléité tout à coup de se ratatiner comme une tomate sous le soleil de la Toscane.

Onze heures et demie. La sonnerie me fait sursauter. Un rapide calcul et je comprends qu'il est une heure trente en France. Il est rentré déjeuner, à consulter ses mails et s'est décidé.

— Allo...

*Je suis tout à coup cette petite fille, frêle et timide qui deviendra plus tard la Macha Bérenger de mes nuits blanches.*

— Sylvia ? C'est moi, Philippe.

— Bonjour, comment vas-tu ?

— Je suis heureux de t'entendre, ta voix est si douce...

— Heu... Merci...

*L'effet conjugué de la petite voix fluette de la gamine encore pubère et de la douceur de l'hôtesse de nuit fait mouche à tous les coups. Je le sais et en use sans remord.*

— Moi aussi, je suis heureuse de t'entendre. Tu sais, je ne suis pas très à l'aise au téléphone, alors ne t'inquiète pas si je te semble un peu ...

— Je comprends, cela n'est pas grave. Que faisais-tu ?

— J'étais sous ma douche, il n'est pas encore midi ici, et j'ai un peu tardé ce matin. Je n'ai pas vu l'heure passer. Je travaillais devant mon pc, et puis voilà... Et toi ?

— Oh, je viens de déjeuner et quand j'ai vu que tu m'avais envoyé ton téléphone je n'ai pu m'empêcher de t'appeler. Cela te dérange peut-être ?

— Oh, non, non pas du tout, voyons !

— Tu sais, je pense beaucoup à toi. J'ai l'impression de nous connaître. Un sentiment sublime d'être déjà en toi.

— Ah... ouui ?

— Et puis ta voix maintenant. Elle est si chaude, si timide et pourtant si familière. Sylvia...

— Ouui ?

— Je crois que je suis amoureux de toi !

— Heu... C'est que nous ne nous connaissons pas.

— Si, je te connais, je t'entends et te respire à chaque instant !

— Heu, ouui, enfin... C'est que pour le moment je ne suis qu'une illusion.

J'aime cette illusion, j'en suis fou. Viens me rejoindre à Nantes. Quand viens-tu ?

— Heu... Je n'en sais rien à vrai dire.

— Viens... Viens me voir, nous allons vivre des moments magiques ensemble.

— Je vais y réfléchir.

— Oui ! Alors ne réfléchis pas trop !

— OK...ok...d'accord.

— Je t'embrasse merveilleuse Sylvia. Je t'appellerai demain.

Bien. Résumons un peu la situation :

Ce garçon me semble charmant, mais je ne lui écris que depuis huit jours. Il est impressionné par mes textes et ma voix, qui n'est d'ailleurs pas la mienne, mais celle de toute jeune femme qui ne voudrait pas faire fuir son prétendant au premier appel. Mais, en l'occurrence je viens de lui mentir prestement sur une part de ma féminité.

Cependant, ce garçon pourrait bien être un optimiste irraisonné, qui se joue le remake « d'une nuit à Seattle » ! Il est aussi romantique que pourrait le fantasmer toute midinette à qui je ressemble en cet instant. Sa voix est chaude comme le sable blanc d'une plage de cocotiers sur le pacifique, et ambrée comme la Guinness toute aussi tiède que j'ai pu ingurgiter dans un de ces pubs du sud de l'Angleterre. Comment ne pas me rendre à cette évidence : Il est blond, jeune, beau et possède ce timbre suave des hommes qui pourraient m'emmener jusqu'au bout d'un continent aussi peu hospitalier que l'Arctique !

Me voilà perdue.

Agenda, billet d'avion et valises. S'il ne rappelle pas demain, je reste à me morfondre. Si en revanche il m'appelle tous les jours pendant une semaine, alors je m'envolerai vers un bain de douceur parfumé de lichens encore humides et de paysages bretons, baignés par les embruns de sa sueur et les mystères de Brocéliande.

Il a tenu sa promesse et il pleut sur Nantes, comme dans chacun de mes souvenirs.

Je suis à l'aéroport et l'attends depuis une demie heure. J'ai le souffle court, la poitrine engoncée dans un étai, les chevilles prêtes à éclater après un vol de trois heures sans bas contondants et le vertige de ne plus savoir si désormais il viendra.

Son téléphone portable est hors zone et moi je frise la crise d'épilepsie.

Encore une heure. Je n'attendrai qu'une heure de plus. Tout peu arriver, la malchance de s'en mêler et je n'ai aucune raison apparentes de m'angoisser de la sorte. Restons Zen... Zen et pacifiquement bouddhiste avec mes nerfs qui se tordent et s'emmêlent dans les plus douloureuses crampes à l'estomac que je n'ai jusqu'ici eu cette joie de vivre ! L'amour,

n'est pas un fruit défendu, mais une nouvelle grève, un accident d'autocar ou encore un simple embouteillage aux heures de pointe ne serait pas si impossible après tout, même à une heure si tardive de la nuit.

J'appelle toutes les trois secondes. Je suis accrochée en réalité au combiner comme un naufragé à l'ancre de son navire qui s'ombre un peu plus à chaque nouvelle déferlante. La tempête hurle entre les haubans de mes tympanes, le rugissement de la corne d'un lointain phare me fait encore espérer, quand la sonnerie surgit, aigüe et merveilleusement stridente :

— Philippe, c'est moi.

— Pardon ?

— Oui, c'est moi, Sylvia. Je suis à l'aéroport.

— A l'aéroport... Ah oui... Pardon, je viens de sortir d'une réunion.

— Ce n'est pas grave, j'étais certaine que tu avais eu un contre temps.

— J'ai eu une dure journée, désolé. On se voit demain ?

— C'est que je pensais que tu serais venu me chercher.

— Oui, mais aujourd'hui je suis tombé en panne de voiture et un collègue vient de me déposer à la maison.

— Ah...

— Oui... Heu... en plus je suis vanné.

— C'est que je ne sais pas où dormir.

— C'est embêtant. D'autant que je ne voulais pas trainé ce soir, j'ai encore une dure journée demain.

— Mais, je ne pourrais pas venir quand même dormir chez toi ?

— Heu... Si, mais il va te falloir prendre un taxi.

— OK, je prends un taxi et arrive de suite !

— Si tu veux...

Le taxi roule plus de trois quart d'heure. Il m'amène devant une petite maison dans un bourg bétonné et aussi triste qu'une carte postale d'après guerre. Le crachin Nantais s'est transformé en une pluie battante qui racle le pare brise et sonne le glas de mon appréhension.

Philippe ouvre un œil et sa porte, hirsute et engourdi de sommeil. Il me regarde à peine et m'indique dans un râle de fumeur dont les cordes vocales n'ont plus vibrées depuis des heures, la chambre de son fils.

— Tu peux dormir là si tu veux. Je dois me recoucher et partir demain matin de bonne heure.

— On ne peut pas parler un peu avant ?

— Ah, Heu, non là, vraiment je suis claqué. Bonne nuit.

Je viens de parcourir trois milles kilomètres pour me retrouver trempée au milieu des posters de Walt Disney, d'un gamin dont j'ignorais encore l'existence il y a à peine deux minutes. Je regarde tout cela avec toute l'ironie absurde que cette nouvelle expérience m'inspire.

Dois-je me convaincre que ceci n'est qu'un cauchemar ou un malentendu délicieux ?

Je n'ai pourtant pas rêvé nos conversations. Alors que ce passe t-il ce soir ?

Une porte s'ouvre. Je me faufile dans le couloir. La cuisine est baignée de lumière et Philippe se penche devant un verre d'eau, où s'émoustille une aspirine, me regardant avec des poches sous les yeux qui n'en finissent pas de gonfler.

— Tu ne dors pas ?

— Non, je n'y arrive plus.

— Qu'est ce qui se passe ? Je croyais que tu m'attendais.

— Bon, écoutes, je ne sais pas comment te le dire, parce que franchement je ne croyais pas que tu viendrais.

— Mais je te l'ai dit, non ?

— Oui, mais tu vois, je suis amoureux de plein de femmes.

— Hein ?

— Oui, vous me plaisez toutes. Comment te dire... C'est comme cela, j'ai besoin de ça en ce moment. Mais je n'ai pas envie de me planter de nouveau.

— Je ne comprends pas bien.

— C'est simple, j'ai envie de plaire. J'ai envie de vous séduire. Et puis, je me dis qu'un jour, il y en aura une qui va me subjuguier vraiment.

— Ah ! Et alors ?

— Et bien alors je vais peut-être ne plus être accro à cette séduction.

— Ah !

— Oui, je suis désolé. Je ne peux pas m'en empêcher. Mais ma vie est vraiment compliqué en ce moment et je ne sais pas très bien où j'en suis.

— Tu m'étonnes ! Et si tu les réunissais toutes, dans une petite soirée improvisée. Tu les alignes en rang et tu leur fais essayer la pantoufle. Tu gagneras peut-être du temps et nous aussi !

— T'es trop romantique toi ! Je t'aime bien, mais là je vais me coucher.

*Qu'est ce qu'un mythomane amoureux ?* Je m'endors en me répétant cette question quelques centaines de fois, en hommage à ces gourous bienveillants qui nous délivrent de la honte en nous offrant la clef du paradis, par un simple mantra.

## Les Noctambules

A vous très chers mots, amis et confidents.

Ce soir, je vous décris comme parfois les plus vils instigateurs de la décadence amoureuse. Ce n'est pas vous qui m'avez trompé, mais les êtres qui vous manient comme une arme redoutable. Mythomanes amoureux, menteurs et voleurs d'âmes, médecins incultes et prétentieux, mères abusives ou encore perfidie cachée sous les traits d'un petit camarade de classe bien propre sur lui, vous tous qui trahissez le sens et le signifiant, la bonté de la rime ; Dans l'ignorance de la béatitude, n'avez-vous jamais ressenti cette honte d'être les pères de la douleur ?

Votre inconscience permise, altère les espoirs, ruine des destins, exalte la rancœur et tétanise l'enfant qui s'entend dire que « tu ne seras jamais un sportif, mon fils » !

Faut-il que je clame une nouvelle charte de la bonne utilisation du vocable ? Que je parte en croisade contre les abus, les approximations, à la recherche des symboles perdus dans l'inconscient collectif ? Que faut il que je leur écrive, à ces internautes qui galvaudent avec aussi peu de talent, la quintessence de notre espèce ? Des milliers d'années de poésie sabordées tout à coup par *l'insoutenable légèreté* d'écrire tout et n'importe quoi, bien assis derrière leur écran...

Et quand ce type me demande sans plus de préambule comment je suis habillée et quelle est la couleur de ma petite culotte, je me retiens de ne

pas lui hurler d'aller éjaculer dans ses toilettes, avant qu'il n'en mette sur son clavier !

Je lui note alors avec une cordiale patience que je suis flattée de tant d'attention, mais que je ne saurais être la personne qu'il recherche dans sa quête du délice sexuel tout à fait virtuel qu'il me propose. Il me répond très abruptement :

— T'es vraiment coincée toi ! Et tu m'a l'air d'une vraie connasse en plus !

Et voilà... Que puis-je ajouter à cela, sinon le silence de la consternation ?

Je notifie cette heure tardive, où traînent tous les désabusés, les citadins frustrés qui seraient mieux servis dans quelques bars à putes du quartier de la gare. Que sont-ils donc ces types anonymes et noctambules, accros à la brillance des pixels et à l'opacité de leur pseudonyme ? De petits fonctionnaires, le commercial du concessionnaire Volvo, ou un type qui ira chercher sa baguette de pain, demain matin, avec un regard aussi terne que le bourg grisâtre dans lequel il loue un appartement avec vue sur la superette ? Un jeune père de famille qui regarde la mère de son premier qui enfile son pyjama délavé et qu'il n'a plus effleurée depuis son troisième mois de grossesse ? Un vieux con qui n'a pas compris que ses diatribes ont toujours donné envie de vomir à la femme qui l'a repoussé il y a dix ans. Un divorcé de plus sur les rangs de la liberté d'insulter toutes celles qui traînent à ces heures tardives, parce qu'elles sont comme celle qui est partie, une salope de plus comme celle-là, ou tiens, celle-ci !

Plus la nuit se découd en lambeaux, et moins les sites de rencontre seraient être un lieu où je pourrais partager un peu de ma solitude avec celui, qui comme moi, n'a tout simplement pas envie de dormir ce soir.

Pour la première fois, je décide de disparaître et de rester en mode invisible. Je vais parcourir quelques fiches en attendant que le soleil se lève. Je décide d'aller voir les trombines des suisses, puis celles de belges qui sont peut-être plus avenantes. Au point où j'en suis, je suis désormais certaine que l'habit ne fait plus le moine et que la vérité pourrait bien venir d'ailleurs !

*Toute reproduction, d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit, notamment par photocopie, microfilm, image ou tout autre format est interdite sans l'autorisation écrite de l'auteur.*